Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande

Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise

Band: 83 (2001)

Artikel: Imitations de sigillée et potiers du Haut-Empire en Suisse occidentale : archéologie et histoire d'un phénomène artisanal antique

Autor: Luginbühl, Thierry

Kapitel: VII: Synthèse et conclusions

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-836121

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VII Synthèse et conclusions

Bien que toutes les questions abordées précédemment aient fait l'objet de conclusions préliminaires, il était nécessaire d'achever notre étude par un chapitre de synthèse reprenant l'ensemble des données avec une approche plus historique qu'archéologique. Les résultats de notre enquête ont ainsi été présentés sous la forme de quatre sous-chapitres thématiques qui nous permettront de faire le point sur nos acquis et sur les lacunes de notre documentation. Le premier est consacré aux imitations de sigillée elles-mêmes et à leurs spécificités par rapport à d'autres groupes de productions régionaux, comme les « présigillées » et les « gallo-belges ». Le deuxième, quant à lui, aborde les questions des artisans, de la production et de la diffusion. Cet essai d'histoire artisanale, sociale et économique est suivi par une analyse du phénomène des TSI comme indice de romanisation, puis par des conclusions méthodologiques et épistémologiques, rappelant l'évolution des données et des hypothèses, avant de proposer des perspectives.

VII.1 Productions « helvétiques » et « gallo-belges »

VII.1.1 Le phénomène TSI

Sans aborder ici les questions d'ordre terminologique et méthodologique, reprises dans la dernière partie du présent chapitre (VII.4), résumons tout d'abord les informations livrées par notre documentation concernant les imitations de sigillée « helvétiques » en tant que phénomène céramologique. Vaisselle fine, à pâte calcaire et engobe peu grésé, directement inspirée par la technique de la terre sigillée, les TSI peuvent être considérées comme un groupe de production relativement homogène, dont nous ne répéterons pas les procédés de fabrication, décrits aux chapitres II.2 et VI.1. Rappelons, par contre, que cette catégorie est apparue sur la plupart des sites du Plateau suisse entre -15 et -10[1] et que son importance quantitative a considérablement varié selon les périodes et les régions[2]. Particulièrement bien représentées dans la moitié ouest du territoire helvète, et notamment à Lousonna, Yverdon et Avenches, où leur présence reste forte jusqu'à la fin de la période flavienne, les TSI ne semblent pas avoir connu un *floruit* aussi important sur les sites de l'est du Plateau où leur déclin y est nettement plus précoce, notamment à Augst, dont les niveaux néroniens ne présentent plus qu'une proportion très marginale de ce groupe de productions. Alors que les TSI sont fortement représentées à Martigny et à Massongex, elles paraissent avoir été beaucoup moins abondantes en Haut-Valais et dans l'ouest de l'arc lémanique, où leur représentation à Nyon et à Genève demeure basse et semble régresser dès la fin du règne de Claude. Le Jura séquane, la Rhétie et les Champs Décumates constituent les marges de l'aire des TSI, dans laquelle il paraît possible de distinguer trois zones en fonction de l'importance quantitative de la catégorie. La première de ces zones, caractérisée par une présence forte et

1. Apparition antérieure à celle du service II de Haltern. Voir chapitre II.3.2.

2. Voir chapitre II.4.

durable, couvre un territoire allant de Lousonna à Soleure et en Bas-Valais, alors que les sites de l'est du territoire helvète peuvent être regroupés dans une zone de représentation « moyenne », malgré l'importance du site de Vindonissa comme centre de production durant la période tibéro-claudienne[3]. Bien que les données disponibles soient insuffisantes pour dessiner des limites précises, l'arc jurassien, de Genève à Augst, peut être considéré comme la frontière occidentale de notre phénomène et comme une zone de représentation faible, à l'instar de l'ouest de la Rhétie, du territoire ubère et des *Decumates Agri*.

Si le rapide développement des TSI à l'époque augustéenne peut être expliqué par une forte demande en vaisselle de table « à la romaine » et par leur prix inférieur à celui des sigillées importées, les raisons de leur déclin, plus ou moins précoce selon les sites, restent moins faciles à définir[4]. Il ne fait guère de doute, cependant, que la forte représentation de la catégorie jusqu'à la fin du Ier siècle dans la moitié du territoire helvète soit due à la vitalité particulière des ateliers de Lousonna et d'Avenches. Sa régression plus rapide dans l'ouest lémanique et sur les sites du nord-est du Plateau semble devoir être expliquée par un plus faible dynamisme des centres artisanaux, plutôt qu'à des disparités économiques ou à un meilleur approvisionnement en sigillées importées. La disparition « finale » des TSI *stricto sensu*, quant à elle, est probablement à mettre en relation avec la prospérité qui semble caractériser le siècle antonin sur le Plateau suisse, et avec le rapprochement des grands ateliers de sigillées. Moins onéreuses que les sigillées italiques de la période augustéenne et que celles de Gaule méridionale du Ier siècle, les productions de Gaule centrale, et particulièrement des ateliers arvernes de Lezoux, ont probablement soumis les productions « helvétiques » à une concurrence fatale, en proposant une vaisselle d'un prix accessible aux couches populaires et d'une qualité indéniablement supérieure à celle des TSI. L'essor économique qui avait permis le développement de leur production finit ainsi, probablement, par être la cause de sa ruine...

Sur le plan des formes et de la typologie, les différentes études du chapitre III ont permis de caractériser les particularités du répertoire des TSI et de préciser sa chronologie[5]. Outre leur intérêt céramologique, et la mise en évidence de fortes inégalités de représentation entre les 60 types distingués, les données répertoriées sont riches en information sur les sources d'inspiration des fabricants de TSI, dont les formes peuvent être réparties en quatre groupes en fonction de leur origine : les imitations de sigillées italiques, les imitations de sigillées gauloises, les types de tradition laténienne et les formes originales[6]. Il n'est bien sûr pas question de reprendre ici la description de tous les types de ce répertoire, mais rappelons que les formes copiant des modèles importés, italiques ou sud-gaulois, ne sont représentées que par des types très classiques, parmi lesquels les imitations des services Ib-c et II de Haltern et les formes les plus courantes des deux premières « générations » des productions de La Graufesenque prédominent largement. L'atelier lausannois de La Péniche est le seul dont certaines formes s'inspirent de modèles tardo-italiques, ou plus exactement tardo-padans, alors que les autres centres de production post-augustéens ont manifestement été directement influencés par les sigillées de Gaule méridionale. Plus de la moitié du volume des TSI est constituée de formes sans modèle en sigillée, dont une très large majorité est de tradition indigène. Les bols, et surtout les bols carénés Drack 21, sont de loin les plus représentés parmi ces formes « gauloises », dans le répertoire desquelles figurent aussi des écuelles, des jattes, des gobelets et des tonnelets. Comme ces dernières formes, les types originaux, quoique relativement nombreux, ne sont représentés que par peu d'occurrences et sont souvent propres au faciès d'une ville ou d'une région. Fondée sur 17'000 occurrences typologiques répertoriées en Suisse occidentale et sur les données publiées pour les site de la moitié est du Plateau, l'étude de la répartition géographique de ces différents types[7] permet de distinguer différentes aires selon la diversité de leur répertoire. Les sites de Lousonna et d'Avenches, où la catégorie est la plus représentée quantitativement, sont également les centres où son éventail de types est le plus développé. A l'inverse,

3. Voir chapitres V.1.3, VI.1.1 et ci-dessous (chapitre VII.2.2).

4. Voir chapitre II.7.

5. Chapitres III.1 et III.2.

6. Voir chapitre III.3.

7. Chapitre III.4.

Nyon et Genève se caractérisent par une diversité typologique beaucoup plus faible (moins de la moitié de types qu'à Lousonna), qui confirme leur situation marginale dans l'aire des TSI.

Nous ne nous étendrons pas ici sur les différentes techniques de décors (à la lame vibrante, à la barbotine et au moule), étudiées au chapitre IV et dont les principales caractéristiques sont d'être très fidèles aux modèles importés, malgré quelques adaptations, comme l'usage de bandeaux guillochés pour décorer la panse de bols de tradition indigène. Relevons, par contre, que la corrélation entre la qualité des productions, et surtout de leur revêtement[8], leur représentation quantitative et leur typologie permet de distinguer des faciès régionaux, dont les principales particularités peuvent être brièvement rappelées. Les données disponibles permettent de distinguer quatre faciès principaux en Suisse occidentale : celui de Lousonna, celui d'Avenches, celui de l'ouest lémanique et celui des sites bas-valaisans. Le faciès des TSI de Lousonna se caractérise, nous l'avons dit, par leur abondance et par la diversité de leur répertoire, dont plusieurs types n'ont pas été fabriqués hors de cette agglomération. A l'exception des productions de meilleure facture de l'atelier de La Péniche, une majorité des TSI lausannoises présente un revêtement rouge, généralement mat et peu adhérent. Cette qualité relativement médiocre se retrouve également sur d'autres sites et notamment à Avenches, mais le faciès de cette agglomération, lui aussi marqué par une forte diversité et quelques particularismes typologiques, se caractérise par une forte proportion de productions locales, présentant un revêtement plus clair et plus luisant. Le faciès des TSI de Genève et de Nyon, peu diversifié typologiquement, présente aussi deux qualités de revêtement, l'une mate et adhérant mal et l'autre plus luisante et plus résistante. Les représentants du premier de ces groupes, très minoritaire, proviennent probablement du Plateau helvète, alors que ceux du second sont certainement autochtones. La situation est semblable en Bas-Valais, où des TSI à revêtement rouge et mat, coexistent avec une majorité d'exemplaires à revêtement plus orangé et beaucoup plus luisant. Principalement présentes dans les niveaux pré-claudiens, les productions du premier groupe sont probablement des importations en provenance de Lousonna, alors que les secondes, d'excellente qualité, sont sans aucun doute valaisannes et constituent la principale caractéristique des faciès du Forum Claudii et de Tarnaiae. Bien que les limites entre ces différents faciès soient encore incertaines, le site d'Yverdon semble avoir été à l'intersection entre l'aire lausannoise et celle d'Avenches, dont le faciès s'étend à toute la région des Trois Lacs et jusqu'en pays soleurois. Il est encore difficile de situer la frontière entre le faciès de Lousonna et celui de l'ouest lémanique ou du Bas-Valais, dont l'influence paraît sensible jusqu'à Vevey-Vibiscum. Les données sont encore plus rares pour caractériser les faciès d'agglomérations comme Marsens ou Moudon-Minnodunum. Quant à la moitié orientale du Plateau, la documentation publiée est insuffisante pour tenter d'y définir des particularismes régionaux, mais il ne fait aucun doute que de futures études permettront de mettre en évidence des caractéristiques propres aux faciès des TSI d'agglomérations comme Berne-Enge, Vindonissa, Augst ou Baden. Nous en resterons là pour ce rappel des principaux acquis concernant le phénomène des TSI. Comparons-le, maintenant, aux groupes de productions semblables d'autres régions, avant de passer à des questions d'ordre plus historique.

VII.1.2 « Présigillées » et « gallo-belges »

Les imitations de sigillées « helvétiques », malgré une certaine originalité, ne sont pas un phénomène isolé, mais se rattachent au contraire à un large groupe de productions provinciales, dont les appellations, la qualité et la chronologie sont variées. Rappelons, tout d'abord, que la technique de la terre sigillée semble s'être implantée en Gaule dès la période augustéenne ancienne, dans la région de Narbonne et de Lyon, tout d'abord, avant de se répandre en Gaule interne. Dans dans le nord et l'est

8. Voir chapitre II.6.

de la Gaule, les productions imitant les sigillées, ou reprenant certaines de leurs caractéristiques, sont désignées sous l'appellation de céramiques « gallo-belges ». Bien que ces groupes de productions aient pour la plupart fait l'objet de travaux récents, il a paru utile de présenter ici brièvement les plus significatifs, pour faciliter leur comparaison avec les TSI et mettre en évidence les particularismes « helvétiques » (chapitre VII.1.3).

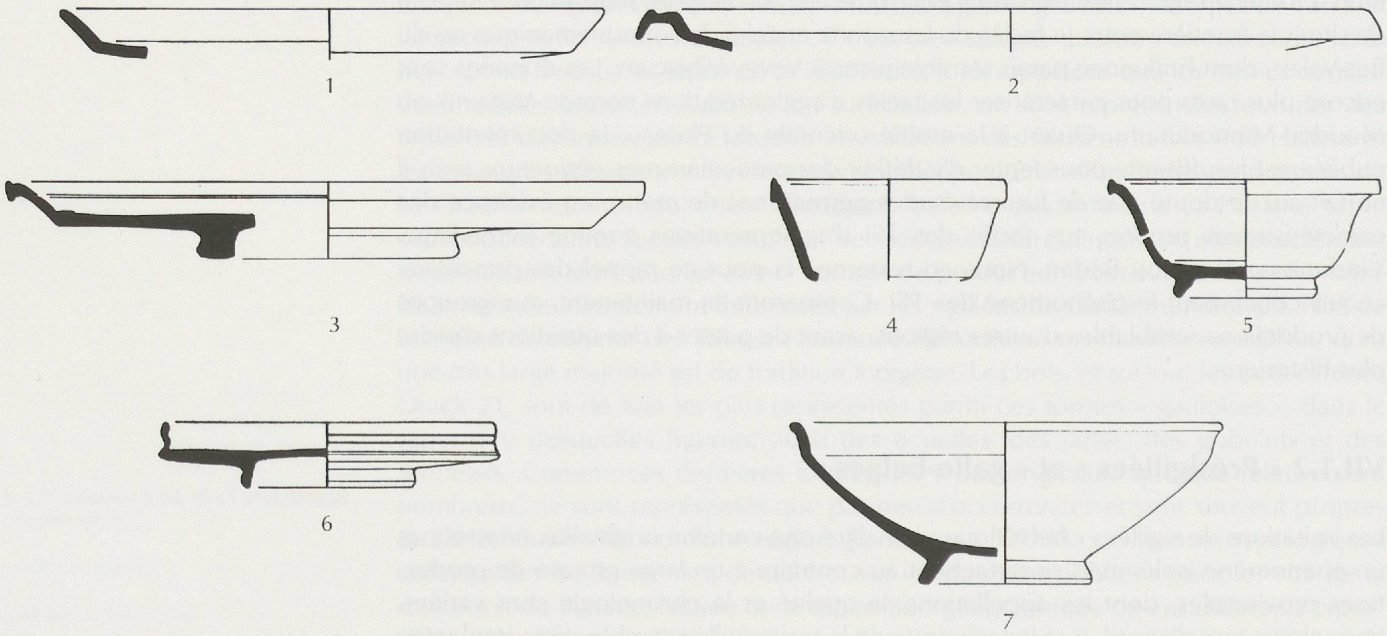
Les « présigillées » sud-gauloises

La vallée de l'Aude, et principalement les sites de Narbonne et de Bram, sont parmi les foyers les plus précoces de production de céramiques imitant les techniques des sigillées en Gaule transalpine. Désignées par M. Passelac[9] sous l'appellation de « présigillées » sud-gauloises, ces productions, dont l'apparition semble devoir être située aux environs de -20, se caractérisent par un revêtement mat et une pâte à fin dégraissant (cuisson en mode A ou B), qui les distinguent nettement des sigillées italiques contemporaines. Le répertoire de ces productions, souvent très fidèles aux modèles importés, est principalement constitué d'imitations de types italiques archaïques ou anciens (Consp. 1, 10, services Ia-c de Haltern), mais présente aussi quelques formes originales de tradition indigène dont des jattes carénées qui ne sont pas sans rappeler les Drack 21 (voir fig. VII.1, n° 7). Diffusées seulement dans le sud-ouest de la Gaule, ces « présigillées », dont les types les plus tardifs sont des assiettes et des coupes imitant le service II de Haltern, ne semblent pas avoir été produites au-delà de la fin du règne d'Auguste, à partir de laquelle débute la fabrication de « vraies » sigillées en Gaule méridionale.

Des « présigillées » à revêtement mat et cuisson en mode A ont également été produites sur le site de La Graufesenque, au confluent du Tarn et de la Dourbie, durant la période augustéenne. D'une meilleure qualité que celles de Narbonne ou de Bram, grâce à une terre plus plastique, plus homogène et plus fusible, ces productions

9. Voir Passelac 1986, notamment p. 36. L'auteur emploie également le terme « d'imitations indigènes de formes italiques ». Voir, également, Cambon, C., « Note sur un petit ensemble de présigillées découvert sur le site de Saint-Jean à Castres », dans *SFECAG*, Actes du Congrès de Millau, 1994, p. 11-18.

Fig. VII. 1 Exemples de « présigillées » de Narbonne.



1 : imit. Consp. 1. 2 : imit. Consp. 10. 3 : imit. Ha. 1a. 4 : imit. Ha. 7b. 5 : imit. Ha. 7c. 6 : imit. Ha. 2. 7 : jatte carénée. Dessins tirés de Passelac 1986, p. 53, fig. 3 (nos 10, 70, 90, 100, 120, 210, 200). Ech. 1/4.

rutènes sont principalement représentées par des imitations des services I et II de Haltern, qui disparaîtront aux alentours de l'an 15, avec le début de la fabrication de sigillées à revêtement grésé, cuites dans des fours à rayonnement[10].

Lyon et Vienne

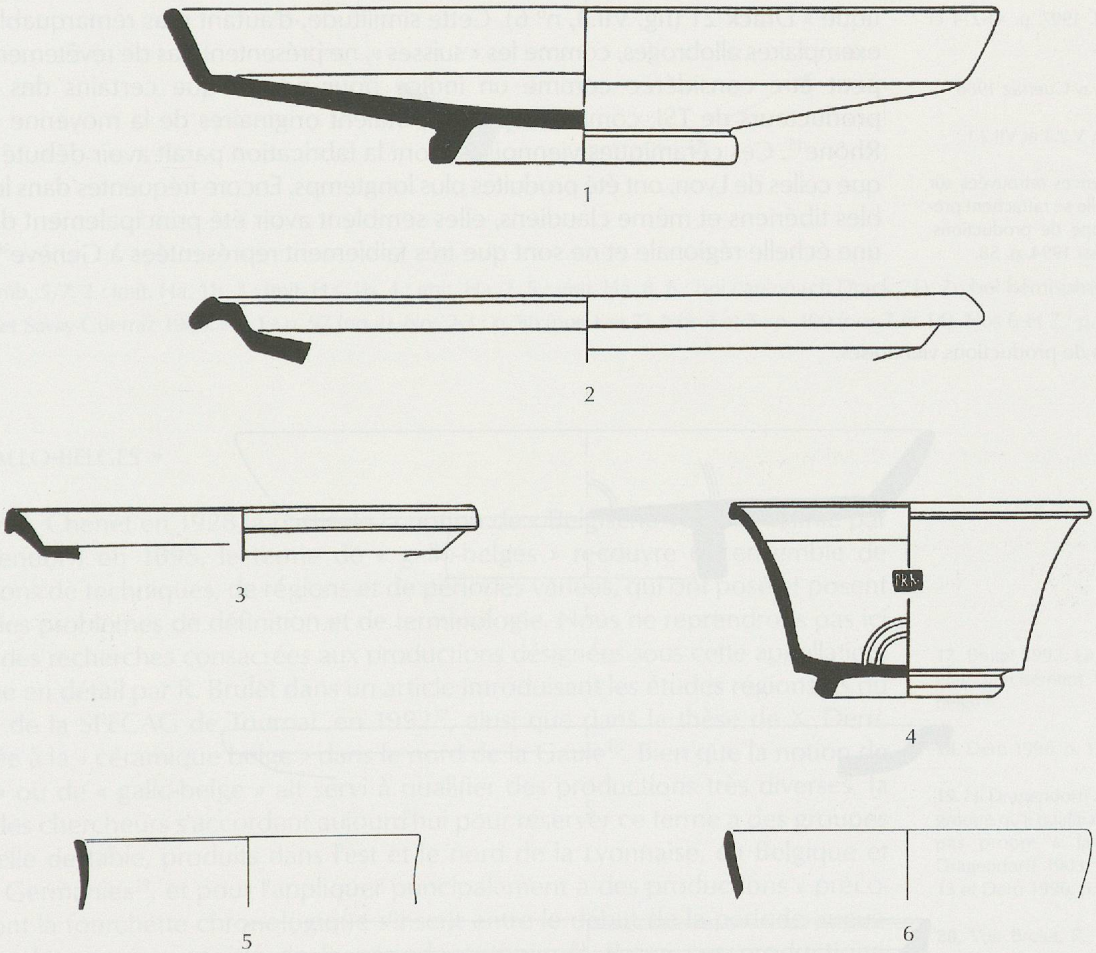
De par son statut de Capitale des Gaules et sa situation extrêmement favorable au confluent du Rhône et de la Saône, le site de Lyon a vu se développer très tôt un artisanat céramique inspiré par les importations italiennes. La première manifestation de ce phénomène consiste en un groupe de production à revêtement mat, rouge, noir ou le plus souvent brun, désigné sous l'appellation « d'imitations de sigillée », de « pré-sigillées » ou « d'imitations de campanienne »[11]. Produites entre le milieu du Ier siècle avant J.-C. et le début de notre ère, notamment dans l'atelier de Loyasse, actif entre -30 et -20 sur la colline de Fourvière[12], ces productions se caractérisent par un répertoire constitué de modèles campaniens très classiques (principalement l'assiette Lamb. 5/7) et de types italiques, parmi lesquels dominent largement les imitations du service I de Haltern. Bien qu'elles semblent avoir été extrêmement rares, des formes originales ont également été produites dans cette catégorie, dont certains bols proches du type « helvétique » Drack 20 (voir fig. VII.2, n° 5).

10. Voir Passelac 1986, p. 36, Vernhet, A., « Centre de production de Millau, atelier de La Graufesenque », dans Bémont et Jacob dir. 1986, p. 96, et Bet, P., Delage, R. et Vernhet, A., « Lezoux et Millau, confrontation d'idées et de données », dans *SFECAG*, Actes du Congrès de Millau, 1994, p. 43. Rappelons que le site arverne de Lezoux a également produit des « présigillées » durant le Ier siècle de notre ère, avant de se lancer dans la fabrication de sigillées destinées à une exportation lointaine.

11. Voir Desbat *et al.* 1997, p. 219-226. Les auteurs de cette synthèse ont conservé le terme « d'imitations de sigillée » pour ces productions lyonnaises, alors que celui de « pré-sigillées » est généralement employé par les chercheurs travaillant sur les sites de Gaule interne (pour le site de Bibracte, voir Barral et Luginbühl 1994, p. 207, fig. 2).

12. Voir Desbat *et al.* 1997, p. 28-29.

Fig. VII.2 Exemples « d'imitations de sigillée » (ou « pré-sigillées ») lyonnaises.



1 : imit. Lamb. 5/7. 2 : imit. Consp. 10. 3 : imit. Ha. 1b. 4 : imit. Ha. 7b. 5 : bol caréné (cf. Drack 20). 6 : bol hémisphérique. Dessins tirés de Desbat *et al.* 1997. No 1 : p. 223 (n° 1). Nos 2-4 : p. 224 (nos 4, 8 et 10). Nos 5 et 6 : p. 31 (nos 1 et 4). Ech. 1/3.

La production de véritables sigillées à Lyon a débuté aux alentours de -20, avec l'ouverture d'ateliers, comme celui de La Muette, qui étaient certainement des succursales du grand centre de production italien d'Arezzo[13]. Ces sigillées « *italico modo* », de très bonne facture, paraissent avoir été destinées tout d'abord principalement aux camps du *limes* rhénan, comme l'ont démontré les analyses de M. Picon sur du mobilier de Haltern. Le début du Ier siècle de notre ère semble voir s'amorcer le déclin de ces productions « italiques » lyonnaises, dont la diffusion se restreindra désormais à un marché régional puis local. Leur disparition, à la fin du règne d'Auguste, est vraisemblablement due au début de la production des sigillées sud-gauloises et, peut-être, à des problèmes d'approvisionnement en bois de combustion. Il est probable qu'une partie des artisans lyonnais se soit alors installée à La Graufesenque et dans d'autres régions, dont peut-être le Plateau helvète (voir chapitre VII.2).

Le site de Saint-Romain-en-Gal (Vienne), chef-lieu des Allobroges, a produit une vaisselle très proche des « imitations de sigillée » lyonnaises, dont l'apparition semble devoir être située au tout début de la période augustéenne[14]. Caractérisées par une cuisson en mode A et un revêtement non grésé, dont la couleur, généralement brune, peut varier de l'orangé au brun noir, ces productions présentent un répertoire mixte, composé d'imitations de formes importées et de formes originales. Les premières sont représentées par des copies d'assiettes Lamb. 5/7 et des bols tronconiques, imitant probablement aussi des modèles campaniens, ainsi que par des imitations de types italiques, parmi lesquelles une majorité d'assiettes et de coupes copiant les services I et II de Haltern (voir fig. VII.3, nos 1 à 5). Les secondes se composent principalement de bols, dont certains sont très proches du type « helvétique » Drack 21 (fig. VII.3, no 6). Cette similitude, d'autant plus remarquable que les exemplaires allobroges, comme les « suisses », ne présentent pas de revêtement interne, peut être considérée comme un indice pour penser que certains des premiers producteurs de TSI, comme Vepotalus, étaient originaires de la moyenne vallée du Rhône[15]. Ces céramiques viennoises, dont la fabrication paraît avoir débuté plus tard que celles de Lyon, ont été produites plus longtemps. Encore fréquentes dans les ensembles tibériens et même claudiens, elles semblent avoir été principalement diffusées à une échelle régionale et ne sont que très faiblement représentées à Genève[16].

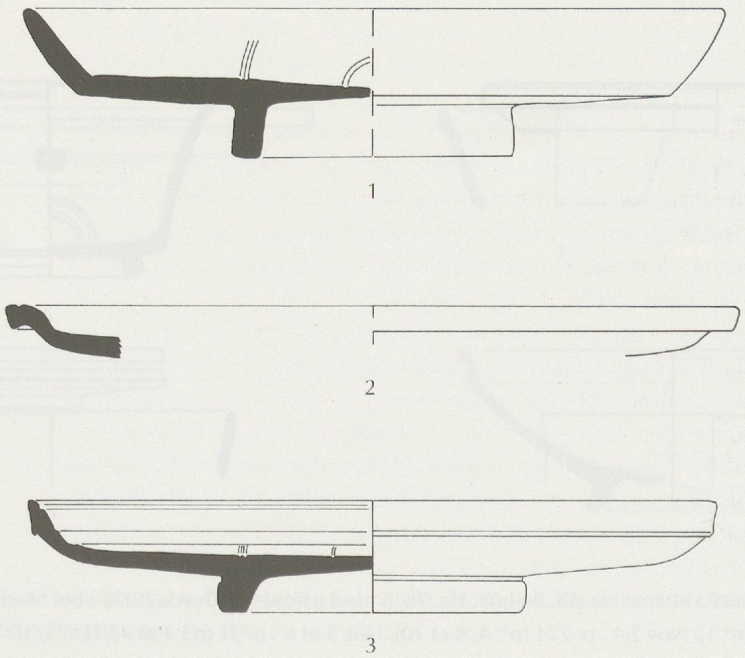
13. Voir Desbat *et al.* 1997, p. 41-214 et 239-241.

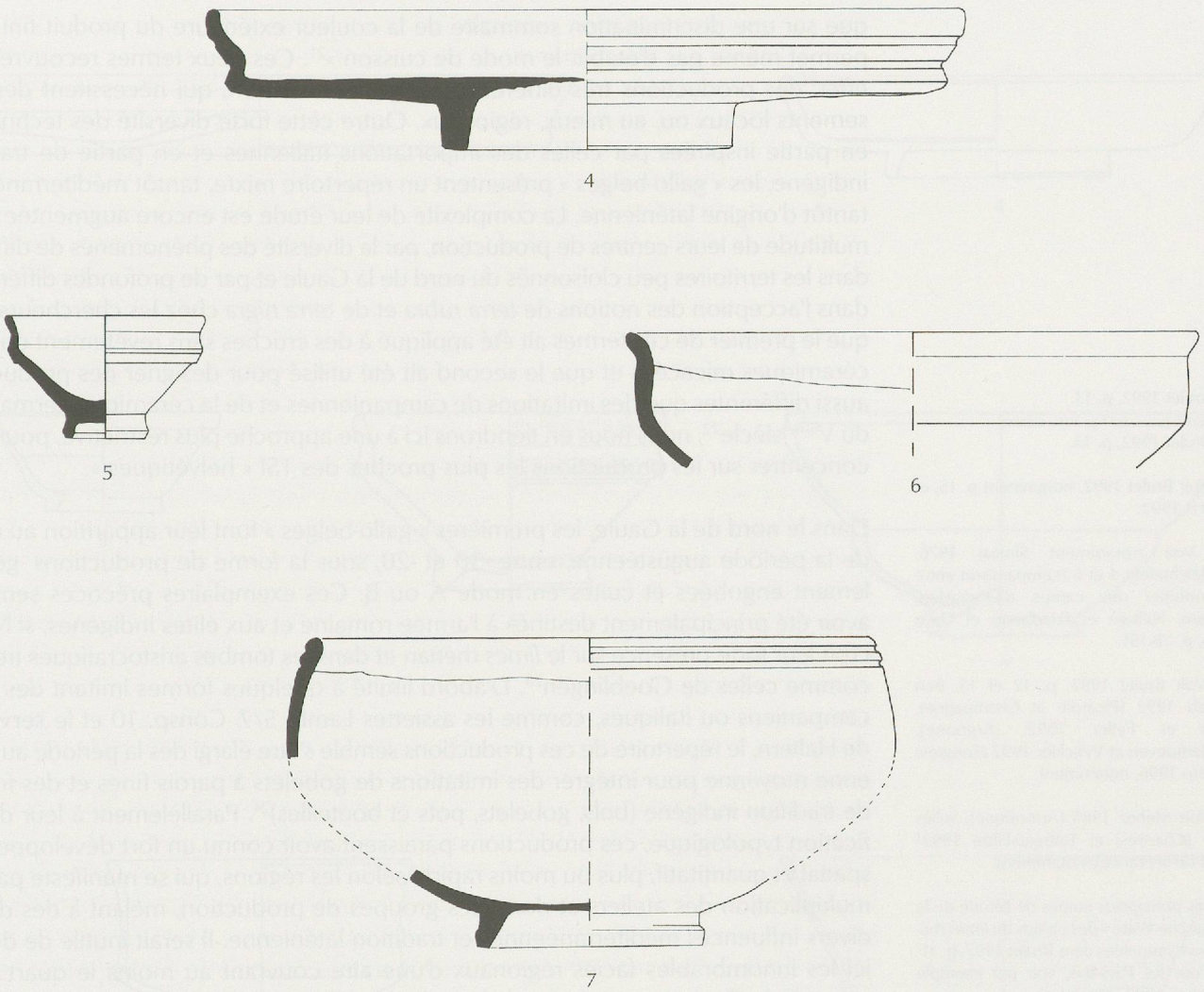
14. Voir Desbat et Savay-Guerraz 1986.

15. Voir chapitres III.3, V.2.3 et VII.2.1.

16. Quelques occurrences retrouvées sur le site de l'Hôtel de Ville se rattachent probablement à ce groupe de productions. Voir Haldimann et Rossi 1994, p. 58.

Fig. VII.3 Exemples de productions viennoises.





1 : imit. Lamb. 5/7. 2 : imit. Ha. 1b. 3 : imit. Ha. 1b. 4 : imit. Ha. 2. 5 : imit. Ha. 8. 6 : bol caréné (cf. Drack 21). 7 : bol hémisphérique. Dessins tirés de Desbat et Savay-Guerraz 1986. No 1 : p. 97 (no 2). Nos 2-3 : p. 98 (nos 1 et 7). Nos 4 et 5 : p. 100 (nos 7 et 14). Nos 6 et 7 : p. 101 (nos 10 et 2). Ech. 1/3.

Les « gallo-belges »

Créé par G. Chenet en 1928, à partir de la notion de « Belgische Ware », définie par H. Dragendorff en 1895, le terme de « gallo-belges » recouvre un ensemble de productions de techniques, de régions et de périodes variées, qui ont posé et posent encore des problèmes de définition et de terminologie. Nous ne reprendrons pas ici l'histoire des recherches consacrées aux productions désignées sous cette appellation, présentée en détail par R. Brulet dans un article introduisant les études régionales du Congrès de la SFECAG de Tournai, en 1992[17], ainsi que dans la thèse de X. Deru, consacrée à la « céramique belge » dans le nord de la Gaule[18]. Bien que la notion de « belge » ou de « gallo-belge » ait servi à qualifier des productions très diverses, la plupart des chercheurs s'accordent aujourd'hui pour réserver ce terme à des groupes de vaisselle de table, produits dans l'est et le nord de la Lyonnaise, en Belgique et dans les Germanies[19], et pour l'appliquer principalement à des productions « précoces », dont la fourchette chronologique s'inscrit entre le début de la période augustéenne et la première moitié de la période antonine[20]. Parmi ces productions, les termes de *terra rubra* et de *terra nigra* désignent, depuis la fin du siècle passé, celles dont la surface est oxydée et celles dont la surface est réduite. Ces notions, néanmoins, demeurent extrêmement vagues « parce que cette distinction ne repose

17. Brulet 1992. Le thème de ce congrès était précisément la céramique « gallo-belge ».

18. Deru 1996, p. 15-18.

19. H. Dragendorff avait déjà réalisé que le groupe qu'il qualifiait de « Belgisch » n'était pas propre à la seule Belgica. Voir Dragendorff 1903, p. 79, Brulet 1992, p. 13 et Deru 1996, p. 15.

20. Voir Brulet, R., « Une belge précoce, équivoque et bi-culturelle », dans *SFECAG*, Actes du Congrès de Tournai, Marseille, 1992, p. 9-10, Brulet 1992, Tuffreau-Libre 19922, p. 39-41, Deru 1996, p. 18-19, ou Joly dir. 1996, p. 47-49 et 63.

que sur une discrimination sommaire de la couleur extérieure du produit fini et ne permet même pas d'établir le mode de cuisson »[21]. Ces deux termes recouvrent, en effet, des productions très différentes, engobées ou non, qui nécessitent des classements locaux ou, au mieux, régionaux. Outre cette forte diversité des techniques, en partie inspirées par celles des importations italiennes et en partie de tradition indigène, les « gallo-belges » présentent un répertoire mixte, tantôt méditerranéen et tantôt d'origine laténienne. La complexité de leur étude est encore augmentée par la multitude de leurs centres de production, par la diversité des phénomènes de diffusion dans les territoires peu cloisonnés du nord de la Gaule et par de profondes différences dans l'acception des notions de *terra rubra* et de *terra nigra* chez les chercheurs. Bien que le premier de ces termes ait été appliqué à des cruches sans revêtement ou à des céramiques micacées et que le second ait été utilisé pour désigner des productions aussi différentes que des imitations de campaniennes et de la céramique germanique du Vème siècle[22], nous nous en tiendrons ici à une approche plus restrictive, pour nous concentrer sur les productions les plus proches des TSI « helvétiques ».

Dans le nord de la Gaule, les premières « gallo-belges » font leur apparition au début de la période augustéenne, entre -30 et -20, sous la forme de productions généralement engobées et cuites en mode A ou B. Ces exemplaires précoces semblent avoir été principalement destinés à l'armée romaine et aux élites indigènes, si l'on en croit leur forte présence sur le *limes* rhénan et dans les tombes aristocratiques trévires, comme celles de Goeblingen[23]. D'abord limité à quelques formes imitant des types campaniens ou italiques, comme les assiettes Lamb. 5/7, Consp. 10 et le service Ia de Haltern, le répertoire de ces productions semble s'être élargi dès la période augustéenne moyenne pour intégrer des imitations de gobelets à parois fines et des formes de tradition indigène (bols, gobelets, pots et bouteilles)[24]. Parallèlement à leur diversification typologique, ces productions paraissent avoir connu un fort développement spatial et quantitatif, plus ou moins rapide selon les régions, qui se manifeste par une multiplication des ateliers et donc des groupes de production, mêlant à des degrés divers influences méditerranéennes et tradition laténienne. Il serait inutile de décrire ici les innombrables faciès régionaux d'une aire couvrant au moins le quart nord-ouest de la Gaule au sens large, de la Hollande à la Bourgogne. Répétons, cependant, que ces productions semblent avoir eu une importance particulière dans la province de Belgique[25] (voir fig. VII.4), dans le nord de la Lyonnaise[26] et dans les Germanies[27], et que les territoires éduen et séquane peuvent être considérés comme les limites sud et est d'un phénomène qui y demeure largement tributaire de ses antécédents[28].

21. Brulet 1992, p. 13.

22. Brulet 1992, p. 13.

23. Voir Brulet 1992, notamment p. 15, et Reinert 1992.

24. Voir notamment Simon 1976, Vergleichtafeln 4 et 6 (comparaison entre le mobilier des camps d'Oberaden, Rödgen, Haltern et Friedberg) et Deru 1996, p. 28-151.

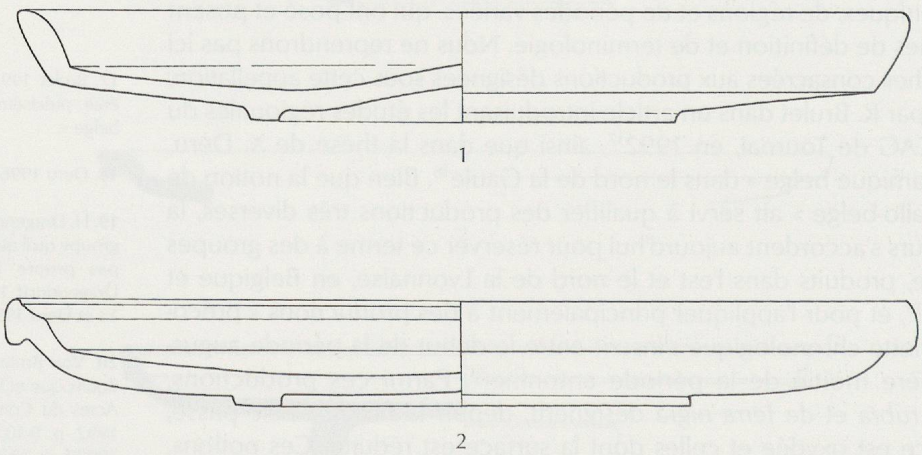
25. Voir Brulet 1992, p. 12 et 15, Ben Redjeb 1992 (Picardie et Champagne), Deru et Feller 1992 (Argonne), Vanderhoeven et Vynckier 1992 (Tongres) et Deru 1996, notamment.

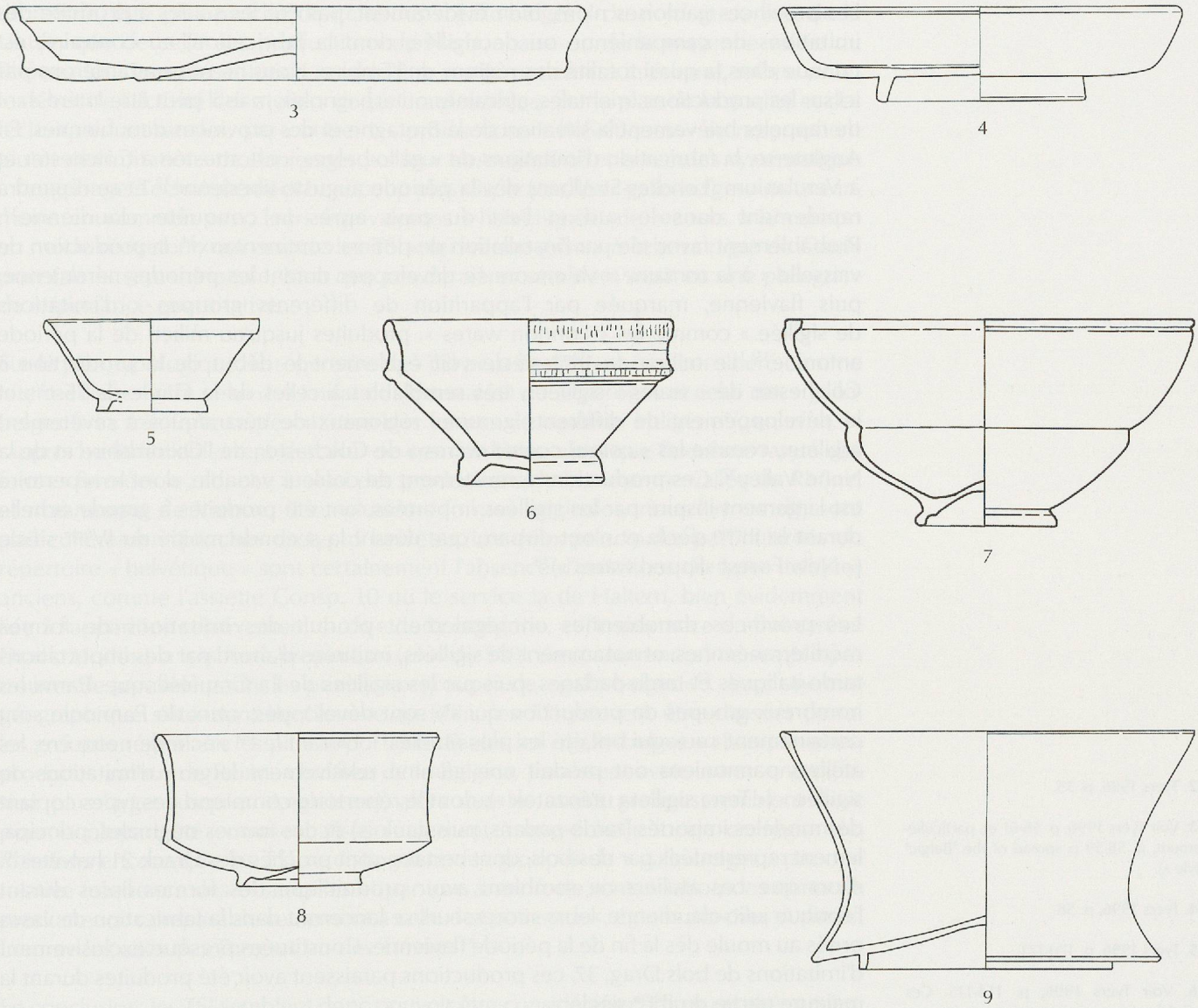
26. Voir Menez 1985 (Armorique), Selles 1992 (Chartres) et Tuffreau-Libre 1992[1] (nord de la France), notamment.

27. Les principales étapes de l'étude de la « Belgische Ware » des camps du *limes* rhénan sont rappelées dans Brulet 1992, p. 11-12. Pour les Pays-Bas, voir par exemple Haalebos 1992 (Nimègue).

28. Voir notamment Brulet 1992, p. 14, et Joly et Barral 1992. Les premières imitations éduennes de modèles méditerranéens remontent au moins à la fin de La Tène D 1.

Fig. VII.4 Exemples de *terra rubra* et de *terra nigra* « belges ».





1 : imit. Lamb. 5/7. 2 : imit. Ha. 1c. 3 : imit. Ha. 2 (variante). 4 : assiette originale (cf. Drack 4). 5 : imit. Ha. 7b. 6 : imit. Ha. 8. 7 : imit. Drag. 27. 8 : bol original (cf. Drack 20). 9 : vase « bobine ». 10 : gobelet. 11 : « Gurtbecher ». 12 : bouteille. Dessins tirés de Deru 1996 (types A1.4, A9.1, A24.2, A44.2, C2.2, C7.1, C18.1, B14.2, B41, P1.3, P29.2, BT1.1). Ech. 1/3.

Bien que les différents groupes qui le constituent aient connu des histoires différentes, il semble que le phénomène des « gallo-belges » ait connu son *floruit* durant la période claudienne dans le nord de la Gaule et que l'accélération de son déclin se soit échelonnée, selon les régions, de la période flavienne au milieu du IIème siècle[29]. La grande majorité de ces groupes de production paraît avoir connu une diffusion locale ou régionale, mais certains ateliers ont commercialisé leur vaisselle à une échelle plus large, comme ceux de Champagne, dont les productions ont été exportées jusqu'en Bretagne insulaire[30]. Rappelons encore que des « gallo-belges », d'origine probablement séquane, sont attestées sur le Plateau suisse. Elles y demeurent néanmoins très rares, et semblent surtout représentées dans la région d'Avenches, par des types de gobelets sans parallèle en TSI[31].

29. Voir Brulet, R., « Une belge précoce, équivoque et bi-culturelle », dans *SFECAG*, Actes du Congrès de Tournai, Marseille, 1992, p. 9, Brulet 1992, p. 15-16 et Deru 1992, p. 198-200.

30. Voir notamment Deru 1996, p. 246-248 et 255-256, ainsi que Tyers 1996, p. 161-166.

31. Voir Castella et Meylan Krause 1994, types 75, 92 et 102 (Gurtbecher).

Autres « imitations »

Les provinces gauloises n'ont, bien évidemment, pas été les seules à produire des imitations de campanienne ou de sigillée, dont la fabrication, au contraire, est connue dans la quasi totalité des régions de l'Empire. Nous ne nous attarderons pas ici sur les productions orientales, africaines ou espagnoles, mais il peut être intéressant de rappeler brièvement la situation de la Bretagne et des provinces danubiennes. En Angleterre, la fabrication d'imitations de « gallo-belges » est attestée à Colchester et à Verulanium (Londres-St Alban) dès la période augusto-tibérienne[32] et se répandra rapidement dans le sud et l'est du pays après la conquête claudienne[33]. Probablement favorisée par l'installation de potiers continentaux[34], la production de vaisselle « à la romaine » va encore se développer durant les périodes néronienne, puis flavienne, marquée par l'apparition de différents groupes « d'imitations de sigillée » comme les « London wares », produites jusqu'au milieu de la période antonine[35]. Le milieu du IIème siècle voit également le début de la production à Colchester de « vraies » sigillées, très semblables à celles de la Gaule de l'Est[36], et le développement de différents groupes régionaux de céramiques à revêtement argileux, comme les « colour coated wares » de Colchester, de l'Oxfordshire et de la Nene Valley[37]. Ces productions à revêtement de couleur variable, dont le répertoire est largement inspiré par les sigillées importées, ont été produites à grande échelle durant le IIIème siècle et n'ont disparu que durant la seconde moitié du IVème siècle (« New Forest slipped wares »)[38].

Les provinces danubiennes ont également produit des imitations de formes méditerranéennes, et notamment de sigillées, inspirées d'abord par des importations tardo-italiques et tardo-padanes, puis par les sigillées de La Graufesenque. Parmi les nombreux groupes de production qui s'y sont développés, ceux de Pannonie sont certainement ceux qui ont été les plus étudiés[39]. Durant le Ier siècle de notre ère, les ateliers pannoniens ont produit une gamme relativement large « d'imitations de sigillée » (« Terra sigillata utánzatok »), dont le répertoire comprend des types copiant des modèles importés (tardo-padans, puis gaulois) et des formes originales, principalement représentées par des bols, dont certains sont proches des Drack 21 helvètes[40]. Alors que ces ateliers ne semblent avoir produit que des formes lisses durant l'époque julio-claudienne, leurs successeurs se lanceront dans la fabrication de vases ornés au moule dès la fin de la période flavienne. Constituées presque exclusivement d'imitations de bols Drag. 37, ces productions paraissent avoir été produites durant la majeure partie du IIème siècle.

VII.1.3 Particularismes « helvétiques »

Malgré son caractère très sommaire, le rappel des différents groupes de productions correspondant aux TSI « helvétiques » dans les autres régions de l'Empire met en évidence des similitudes et des particularismes concernant, entre autres, leur chronologie, leur qualité, leur volume et leur typologie.

Avec une date d'apparition située entre -15 et -10, les TSI ne sont pas un phénomène très précoce en Gaule romaine, si on les compare aux imitations de la moyenne vallée du Rhône, produites dès -50 ou, même, aux « gallo-belges » dont les premiers exemplaires apparaissent au tout début de la période augustéenne. Bien qu'il soit toujours mal aisé d'expliquer des phénomènes archéologiques par des causes politiques, il est possible que ce léger retard de l'Helvétie soit dû à son relatif isolement avant son intégration dans l'Empire, traditionnellement située en 15 avant J.-C.[41] Le *floruit* des TSI sous le règne de Claude, dans l'ouest de l'Helvétie, et leur déclin progressif de la période flavienne au milieu de la période antonine en font un phénomène beaucoup plus durable que les imitations méridionales, lyonnaises ou viennoises, mais chronologiquement comparable à de nombreux groupes de

32. Tyers 1996, p. 35.

33. Voir Tyers 1996, p. 56-61 et, particulièrement, p. 58-59 (« spread of the "Belgic" style »).

34. Tyers 1996, p. 58.

35. Tyers 1996, p. 170-171.

36. Voir Tyers 1996, p. 114-115. Ces « Colchester samian wares » ont été produites jusqu'à la fin du IIème siècle.

37. Voir Tyers 1996, p. 167-178. Ces productions sont très proches des céramiques à revêtement argileux du Plateau suisse.

38. Voir Tyers 1996, p. 171-173. Ce groupe, principalement représenté dans le sud de l'Angleterre, semble avoir été produit jusqu'aux alentours de 370.

39. Voir Nagy, L., « Egy sisciai terra sigillatagyár termekei Aquincumban », dans *BpRég*, 14, 1945, p. 303-328, Bánki, Z., « Terra Sigillata Werkstatt in Gorsium », dans *ArchVest*, 26, 1975, p. 138-147, Gabler, D., « Der Einfluss der südgallischen Sigillaten auf die pannonischen Töpfereien », dans *ArchVest*, 26, 1975, p. 148-157, ou Beck, T., Terra Sigillata Imitationen in Pannonien, travail de diplôme de l'Université de Budapest, 1995.

40. Voir Nagy 1945, fig. 1, n° 23. Relevons aussi que la forme n° 16 est très semblable au type Drack 22.

41. Voir chapitres I.4 et VII.2.1.

« gallo-belges », dont la production s'est également poursuivie jusqu'au milieu du IIème siècle après J.-C. L'importance quantitative des TSI entre Lousonna et Soleure semble, de même, être plus proche de celle des « gallo-belges » du nord et de l'est de la Gaule, que de celle des productions de Narbonnaise ou de la moyenne vallée du Rhône, dont la représentation semble être restée nettement inférieure, même avant le début de l'activité des ateliers de La Graufesenque. Sur le plan de la qualité et des techniques artisanales, par contre, les productions « helvétiques » se rapprochent plutôt des imitations rhodaniennes par leur homogénéité et le recours systématique à l'engobage. Techniquement beaucoup plus disparates, les « gallo-belges » ont néanmoins en commun avec leurs équivalentes « helvétiques » le recours à la cuisson en mode réducteur, qui associe les TSI « technique grise » à la *terra nigra* de Gaule orientale et septentrionale, bien que ces dernières semblent avoir eu une plus grande importance quantitative.

Sur le plan typologique, le répertoire des TSI peut également être considéré comme intermédiaire entre celui des imitations lyonnaises ou allobroges et celui des « gallo-belges ». La très forte représentation des formes de tradition indigène[42], en effet, le rapproche indéniablement de celui de ces dernières, alors que l'extrême rareté des formes fermées le rattache à celui des productions de la moyenne vallée du Rhône, et notamment de Vienne, dont plusieurs formes originales, nous l'avons dit, sont particulièrement proches de types helvètes. Les deux principales particularités du répertoire « helvétique » sont certainement l'absence d'imitations de types italiques anciens, comme l'assiette Consp. 10 ou le service Ia de Haltern, bien évidemment liée à l'apparition relativement tardive de la catégorie, et l'importance du bol caréné Drack 21, dont la très forte proportion (plus de 50% des occurrences) ne semble pas trouver de parallèle parmi les principaux groupes de « gallo-belges »[43]. Avec une aire géographique s'étendant de Genève au Rhin, les TSI peuvent être classées parmi les groupes régionaux les plus importants. Seules les « gallo-belges » champenoises, produites autour de Reims, chef-lieu de la Belgica, paraissent avoir connu une diffusion plus large (jusqu'en Angleterre), alors que les autres groupes semblent avoir pour la plupart été commercialisés seulement à une échelle locale ou régionale. Relevons encore que les TSI se distinguent des groupes de « gallo-belges » par une relative fréquence des estampilles et par une assez forte romanisation des noms de producteurs, comparable seulement à celle des potiers des régions proches du *limes*, comme les cités des Tongres ou des Trévires[44].

En conclusion, les TSI semblent donc pouvoir être considérées comme un phénomène céramologique particulier, proche des « gallo-belges » avec lesquelles elles ont en commun une chronologie large et l'importance des formes de tradition indigène, mais dont elles diffèrent par une plus forte uniformité technique et une extrême rareté des formes fermées. Malgré leur durée de production nettement plus longue, leur plus forte importance quantitative et un répertoire comportant une plus grande proportion de formes sans modèles importés, les TSI sont, également, un phénomène proche de celui des imitations de sigillée de la moyenne vallée du Rhône, d'où provenaient peut-être les premiers producteurs qui ont développé cet artisanat sur le Plateau suisse. Les productions « helvétiques », ainsi, apparaissent comme un groupe intermédiaire entre les imitations rhodaniennes et les « gallo-belges », situation qui s'explique certainement par leur contexte géographique, au contact direct de la Narbonnaise, du *limes* et de la Gaule Belgique.

42. Voir chapitres III.3 ou VII.3.

43. Le répertoire de ces dernières semble également présenter une démarcation plus nette entre les formes imitant des modèles importés et celles de tradition indigène (absence de formes hybrides). A l'exception des formes les plus précoces, les types TS imités en « gallo-belge » et en TSI sont par contre globalement les mêmes (imit. Ha. 1, Ha. 2/Drag. 17, Drag. 15/17, Ha. 7, Ha. 8/Hof. 5, Drag. 24/25, Drag. 27 et Hof. 12). Voir Deru 1996, p. 34-67 et chapitre III.3.

44. Voir Deru 1996, p. 230.

VII.2 Potiers, production et diffusion

Il est, bien sûr, plus facile de définir un groupe de production et d'étudier son évolution quantitative ou ses limites géographiques, que d'aborder des domaines plus historiques, comme la situation sociale des artisans ou l'organisation de la production. L'étude des fabricants de TSI profite cependant d'un *corpus* de près de 900 estampilles, de la découverte d'assez nombreux centres de production et du large programme d'analyses réalisé par A. Zanco[45]. Ce matériel, par le biais d'études typologiques, chronologiques, spatiales ou onomastiques, se révèle très riche en informations d'ordre artisanal, social et économique, comme nous allons le voir dans les deux sous-chapitres suivants, consacrés aux potiers et à leur profession.

VII.2.1 Histoire et sociologie des artisans

La corrélation entre la chronologie et la répartition des différents types de timbres, les informations fournies par les dépotoirs d'ateliers et les données physico-chimiques permet, nous l'avons vu[46], de dater et de localiser l'activité d'une majorité des 47 producteurs de TSI dont les productions sont attestées en Suisse occidentale. Nous ne reviendrons pas ici sur les cas particuliers, présentés de manière détaillée dans les différentes parties du chapitre V, pour nous attacher aux phénomènes généraux qui semblent se dégager de notre documentation.

Bien que les inconnues, les incertitudes et les hypothèses invérifiables nous condamnent souvent à l'emploi du conditionnel et à des formules chargées de prudence, il est possible de proposer un tableau général de l'histoire des fabricants d'imitations de sigillée de l'époque augustéenne jusqu'au milieu du siècle antonin. Il ne fait aucun doute que Vepotalus a été le premier à développer cet artisanat sur le Plateau suisse, où il semble s'être installé aux alentours de -15, peut-être en provenance d'une ville de la moyenne vallée du Rhône, comme Lyon ou Vienne. Malgré l'absence de preuves formelles, il est très probable que ce « grand précurseur » se soit tout d'abord établi à Lousonna, où a été retrouvée la majorité de ses timbres précoces. Porte méridionale du territoire helvète, situé au carrefour d'importants axes terrestres et fluviaux, ce *vicus* semble avoir été le premier foyer de production et de diffusion des TSI sur le Plateau. C'est d'ailleurs également sur ce site que le potier Villo, qui paraît avoir été « l'élève » de Vepotalus, semble avoir commencé sa carrière, à l'instar d'autres artisans de la fin de la période augustéenne comme Asprenas, Coius et Faustus.

Le départ de Villo pour Vindonissa semble être à l'origine du développement d'un second « pôle » de production, où travailleront de nombreux potiers durant l'époque tibérienne. Certainement liée à la présence de l'armée romaine et donc à celle d'un important marché régulièrement approvisionné en numéraire, l'installation de producteurs de TSI à Vindonissa s'explique aussi par une situation géographique analogue à celle de Lousonna, au carrefour de voies terrestres et fluviales. Le règne de Tibère se caractérise également par l'ouverture d'ateliers dans différentes agglomérations comme Nyon (Fronto), Avenches (Metilius ?) ou Yverdon (Faustus). Cette dispersion des centres de production s'accentuera encore durant la période claudienne, marquée par une nette augmentation du nombre des producteurs avenchois et par l'installation de Florus à Martigny. Alors que la période tibérienne avait vu le déplacement de plusieurs artisans lausannois à Vindonissa (Villo, Asprenas et Coius, notamment), le règne de Claude semble avoir été marqué par un mouvement inverse, dont les raisons sont encore incertaines (voir ci-dessous). Deux potiers au moins, Sabinus et Pindarus, semblent en effet avoir quitté le confluent de l'Aar et de la Reuss, aux alentours de l'an 40, pour se déplacer en direction de l'ouest et s'installer d'abord dans le centre du Plateau (Avenches, Berne-Enge ?), puis à Lousonna-Vidy. Ces deux artisans ont joué un rôle de premier plan dans la production des TSI sur ce

45. Concernant notre *corpus* de timbres, voir l'introduction du chapitre V.1. Pour les analyses, voir chapitre I.3.

46. Voir chapitre V.I.3.

dernier site. Sabinus, en effet, semble avoir été le plus important des artisans du secteur d'ateliers Stade-Rotonde, dans la périphérie orientale du vicus, où plusieurs autres producteurs de TSI étaient également établis (Caratus, Genialis et Quintus, notamment). Le potier Pindarus, quant à lui, est très probablement à l'origine de l'ouverture de l'atelier de La Péniche qui se développera non loin de celui du Stade dès le milieu du Ier siècle de notre ère. Pindarus y a exercé son activité en compagnie de Iucundus et Iuvenis durant la période néronienne. Seul le premier, portant désormais les *tria nomina* de L. Attius Iucundus, y sera encore en activité durant le dernier tiers du Ier siècle. Iucundus peut être considéré comme le dernier des « grands » fabricants de TSI, dont les productions étaient diffusées à une échelle supra-régionale (voir ci-dessous). A partir de l'époque néronienne, en effet, les producteurs connus par des estampilles se raréfient et, à l'exception des artisans de La Péniche, ne sont plus connus que sur un seul site, comme Cince«ss» et Felix, à Avenches, ou Cridion et L. Rutus, à Vindonissa. Des fabricants de TSI ont encore signé leurs productions durant la période flavienne, à Vindonissa (L. Calvus, Lauricus, L. Valerius) et à Petinesca (Macrinus). Ils seront les derniers à le faire; déclassées par l'arrivée massive de sigillées arvernes, les imitations « helvétiques » ne seront plus signées au-delà du règne du dernier empereur flavien. Nous ne savons donc rien, ou presque rien, des potiers qui continuèrent à en produire jusqu'au milieu du IIème siècle. Désormais « anonymes », ces artisans ne semblent guère avoir diffusé leur productions au-delà d'une échelle locale ou micro-régionale, et paraissent avoir principalement exercé leur activité à Avenches et à Lousonna.

Les estampilles des producteurs de TSI ne livrent pas seulement des informations sur leur période d'activité ou leur localisation mais aussi sur leur origine et leur statut social. Ces artisans, nous l'avons vu[47], étaient certainement pour la plupart d'origine gauloise, y compris ceux portant des noms grecs comme Diomedes et Pindarus. Beaucoup d'entre eux étaient très probablement des Helvètes, bien que certains comme Vepotalus, Asprenas, Coius et Faustus, aient peut-être été originaires de Lyon ou du pays allobroge et que l'onomastique désigne un Rhète (Retus) et un Suève (Suebus). Les noms uniques portés par une large majorité de ces potiers permettent de penser que leur statut social était celui de pérégrins, mais il ne peut être exclu que certains aient été des affranchis. Deux seulement, L. Aemilius Faustus et L. Attius Iucundus paraissent avoir accédé à une citoyenneté romaine qui manifeste une promotion assez exceptionnelle pour des artisans provinciaux de leur époque. Probablement obtenue par l'entremise d'un *patronus* et accordée par un gouverneur de province, l'accession de ces deux « grands » fabricants à ce statut très avantageux a peut-être été liée à leur fonction dans une association professionnelle[48].

Sans pouvoir les confirmer, la documentation rassemblée paraît permettre de proposer quelques hypothèses concernant la situation socio-économique des producteurs de TSI et sur leur rôle dans les agglomérations où ils étaient établis. Rappelons, tout d'abord, que le nombre et l'aire de répartition de leurs estampilles mettent en évidence de fortes disparités entre ces artisans et permettent de les classer en « petits », « moyens » et « grands » producteurs, dont la situation économique n'était certainement pas la même[49]. Quels qu'aient été leur fortune et leur statut juridique (citoyen, pérégrin ou affranchi), ces artisans n'en demeuraient pas moins des *humiliores*, dont l'activité et la condition sont présentées comme viles et dégradantes dans les sources littéraires. L'archéologie a corrigé depuis longtemps cette image élitiste et très caricaturale, pour concevoir le statut de l'artisan « romain » d'une manière plus favorable. Bien que les terminologies divergent et, parfois, s'opposent, la recherche contemporaine s'accorde en effet pour placer les artisans dans le « haut des couches inférieures » et pour considérer leur situation comme préférable à celle d'une majorité des populations provinciales, encore rurale et agricole. Artisans spécialisés, produisant une céramique « à la romaine » de qualité, nos fabricants de TSI étaient probablement fiers des vases sur lesquels ils apposaient leurs estampilles et devaient jouir d'une certaine considération dans les quartiers populaires des villes

47. Voir chapitre V.2.2.

48. Voir chapitre VI.1.4 et ci-dessous (chapitre VII.2.2).

49. Voir chapitre V.1.3 et ci-dessous (chapitre VII.2.3).

où ils étaient établis. Petits potiers indépendants ou patrons plus ou moins importants, ils jouaient certainement un rôle non négligeable dans la vie économique de ces agglomérations, particulièrement Lousonna où plusieurs ateliers ont diffusé leurs productions à une échelle supra-régionale[50]. Leur activité, comme celle des artisans d'autres professions, est d'ailleurs la meilleure illustration de la vitalité économique des villes provinciales, colonies, capitales de cités ou *vici* qui, contrairement à ce qui a pu être écrit, n'étaient assurément pas des « parasites », vivant « au crochet » de la campagne. Hommes des villes, les artisans participaient certainement aussi à la vie sociale et religieuse qui s'y déroulait. Malgré l'absence d'informations directes, il est possible de se les imaginer prenant part aux fêtes (d'origine romaine ou celtique) qui rythmaient le calendrier, assistant aux spectacles donnés dans les théâtres et les amphithéâtres, palabrant dans les *cauponae*, ou flânant dans les thermes et sur les marchés. Leur religion, quant à elle, devait être celle des « petites gens » de la Gaule romaine, fusion de traditions celtiques et d'influences méditerranéennes, sous la suzeraineté des dieux protecteurs de Rome et du culte dû à l'Empereur. Nos potiers vénéraient certainement Minerve, patronne des artisans et Mercure, protecteur du commerce et dieu « officiel » des *Tres Galliae*. Pour la plupart d'origine gauloise, ils se plaçaient probablement aussi sous la protection de divinités « mineures » du panthéon indigène, comme les *Sule(v)iae*, dont le culte est attesté par plusieurs dédicaces de pérégrins, notamment à Lousonna, Avenches et Berne-Enge. Les Helvètes d'origine, vraisemblablement majoritaires, honoraient certainement le « Toutatis » de leur nation, Mars Caturix, dont le culte est particulièrement bien représenté dans l'ouest du territoire helvète. La liste des divinités qu'ils étaient susceptibles de vénérer, d'Isis à Anextlomara, pourrait encore être longue. Leur corps de métier avait d'ailleurs peut-être aussi des divinités propres, dont le nom ne nous est pas parvenu, à l'instar des métallurgistes du *vicus* mandubien d'Alésia, placés sous la protection d'un couple divin indigène, Ucuetis et Bergusia[51].

Contrairement à leur religion, la « culture » de nos artisans peut être abordée grâce aux marques qui figurent sur leurs productions. Ces estampilles, en effet, indiquent que ces potiers maîtrisaient l'écriture et la lecture, ou au moins leurs rudiments[52], et qu'ils devaient pouvoir s'exprimer en latin et en gaulois. S'il est probable que leur langue latine n'avait pas la pureté de celle parlée sur le sol italien, certains de leurs noms, comme Diomedes et Pindarus, permettent de penser qu'ils n'étaient pas complètement étrangers à la culture classique[53]. Il serait bien sûr très exagéré de prétendre que nos producteurs de TSI étaient des gens cultivés, mais au moins avaient-ils un métier qui leur permettait d'entretenir une famille et de tenir leur rang dans la société. Ce savoir faire était probablement leur principale richesse. « *Artificium nunquam moritur* » (« avec un métier on ne meurt jamais de faim ») nous dit le fabricant de statuettes Echion, commensal du Trimalcion de Pétrone. Il est probable que nos potiers, s'ils avaient pu la connaître, auraient faite leur cette sentence et qu'ils auraient acquiescé à la lecture de l'amusante maxime « *Lucrum gaudium* » (« le profit c'est la joie »), relevée sur un mur de Pompéi[54].

Nous ne rappellerons pas ici le contexte général, ni les événements qui ont marqué le siècle et demi d'activité de nos potiers[55], mais il peut être intéressant de conclure ce chapitre en s'interrogeant sur l'influence de l'Histoire, avec un grand H, sur leurs destins particuliers. S'il ne fait aucun doute que l'augmentation de la population, le développement de l'urbanisme et l'essor des échanges qui caractérisent le Haut Empire sur le Plateau suisse ont influencé l'existence des producteurs de TSI, en fixant le cadre et les conditions de leur activité, certains événements plus ponctuels, politiques ou militaires, semblent aussi les avoir directement concernés. La datation de l'apparition des TSI et des premières estampilles de Vepotalus aux environs de -15/-10 ne peut qu'être mise en parallèle avec la date de -15, retenue par la quasi totalité des chercheurs comme celle de l'intégration du territoire helvète dans l'Empire. Faute de sources explicites, cette date n'est qu'une hypothèse très probable, ou plus exactement un *terminus ante quem*, et les circonstances, politiques ou militaires, de

50. Voir chapitre VI.2.1 et ci-dessous (chapitre VII.2.3).

51. Faute de données concernant directement les producteurs de TSI, la question de la religion n'a pas été abordée dans les chapitres précédents. Pour le cadre général de la religion gauloise et gallo-romaine, voir notamment les traveaux précurseurs et fondamentaux de P.-M. Duval, *Les dieux de la Gaule*, Paris, 1976 et « Religion gauloise et religion romaine », dans *Travaux sur la Gaule (1946-1986) I*, Paris, 1989, p. 401-425. Pour la religion en territoire helvète, voir Frei-Stolba, R. « Götterkulte in der Schweiz zur römischen Zeit, unter besonderer Berücksichtigung der epigraphischen Zeugnisse », in BAL, 15, 1984, p.75-126, Wiblé, F., « Lieux de culte et divinités à l'époque romaine », dans *Sépultures, lieux de culte et croyances*, Cours SSPA, Bâle, 1988, p. 153-178, Fellmann 1992, p. 251-290 ou Luginbühl, T., « Religion et croyances à Lousonna-Vidy », dans Mémoire Vive, 5, 1996, p. 9-20. Pour la religion des artisans, voir Martin 1991, p. 170-171 et Morel 1992, p. 293-294.

52. La relative fréquence des graffites sur céramique dans les agglomérations helvètes permet de penser qu'une importante proportion de la population maîtrisait au moins les rudiments de l'écriture durant le Haut Empire. Voir, notamment, Luginbühl 1994², p. 105.

53. Pour la « culture » et le « niveau d'instruction » des artisans antiques, voir Hofmann 1986, p. 77-78 ou Morel 1992, p. 298.

54. Concernant ces témoignages littéraires et épigraphiques, voir Giardina dir. 1992, p. 281 et 332.

55. Voir chapitre I.4.

ce rattachement ne sont pas connues. Il ne fait guère de doute, néanmoins, que le début de la production des TSI ait un lien, au moins indirect, avec cette intégration et il est possible que Vepotalus se soit délibérément installé sur un territoire fraîchement annexé.

Le développement de la présence militaire sur l'éperon de Vindonissa, occupé par un poste de garde à l'époque augustéenne moyenne, puis par le camp de la 13ème Légion Gemina dès le début du règne de Tibère, est certainement à l'origine de l'installation sur ce site de Villo, puis d'autres potiers comme Asprenas et Coius, précédemment établis à Lousonna-Vidy. L'importance du marché offert par la présence de plusieurs milliers d'hommes payés directement par l'autorité romaine a permis, comme nous l'avons vu, le développement d'un important pôle de production et a profondément marqué l'histoire des producteurs de TSI. Cet impact, cependant, ne doit pas être surestimé, les imitations de sigillée ayant été d'abord destinées à une clientèle civile comme le démontre, entre autres, l'ouverture de nombreux ateliers dans les agglomérations du Plateau dès la période tibérienne.

L'installation de Florus à Martigny au début de l'époque claudienne est un excellent exemple de l'influence d'un fait politique sur l'activité de nos artisans, en l'occurrence la « fondation » du Forum Claudii Vallensium, chef-lieu des peuples valaisans. S'il ne fait aucun doute que Florus s'y soit installé pour profiter d'un marché « neuf », et donc très prometteur, le départ de plusieurs potiers de Vindonissa au début du règne de Claude est plus difficile à expliquer. La chronologie de ces déplacements, auxquels ont participé entre autres Sabinus et Pindarus, exclut qu'ils soient en relation avec les événements politiques et militaires de l'an 69, comme cela a été proposé. Il n'est pas impossible, par contre, qu'ils aient un lien avec le remplacement de la XIIIème légion par la XXIème Rapax, en l'an 45, qui aurait pu entraîner un changement des conditions commerciales entre les potiers et l'armée. Bien que notre documentation ne puisse le démontrer, il est probable que certains des artisans en activité durant l'année des trois Empereurs aient été touchés par la répression féroce menée par la Rapax contre les Helvètes, marquée par la destruction de Baden et par le « siège » d'Avenches. A l'inverse, l'octroi par Vespasien du statut de colonie à la *Caput Civitatis* helvète a probablement été très favorable aux artisans, et donc aux producteurs de TSI qui y étaient établis, comme Cince«ss» ou Felix.

L'abandon du site de Vindonissa par l'armée romaine en 101 est le dernier fait connu qui a certainement touché l'activité des producteurs de céramique, comme d'ailleurs de toute une région, privée de son « poumon » économique. L'absence de sources littéraires nous empêche d'en savoir plus sur les événements qui ont marqué l'existence de nos potiers. « Les peuples heureux n'ont pas d'Histoire » ou, plutôt, leur histoire est sociale, économique et matérielle, anthropologique en somme, définition qui correspond à celle de la « Nouvelle Histoire »[56]...

VII.2.2 La production : géographie et organisation

Comme nous l'avons vu au chapitre VI.1, différentes catégories de données — quantitatives, typologiques, qualitatives, techniques, spatiales, chronologiques et épigraphiques — nous permettent aujourd'hui d'avoir une assez bonne idée de la géographie et de l'organisation de la production des imitations de sigillée « helvétiques ». Rappelons tout d'abord que les TSI ont principalement été produites en territoire helvète, mais aussi dans les colonies de Nyon et d'Augst, en Valais et probablement à Genava, et qu'elles constituent donc un bon exemple pour démontrer que les faciès de production ne correspondent pas au découpage administratif des provinces[57]. S'il est probable que la plupart des agglomérations du Plateau ait produit des TSI durant le Haut Empire, manifestant ainsi le caractère décentralisé de cet artisanat, les sites de Lousonna et de Vindonissa ont joué un rôle dont l'importance particulière a

56. Voir Le Goff dir. 1978, p. 98-130 (article de J.-M. Pesez) et 210-240 (J. Le Goff).

57. Voir aussi chapitre II.1.

déjà été évoquée au chapitre précédent. Le *vicus* de Vidy a certainement été le premier site de production de notre catégorie, chronologiquement et quantitativement, et peut donc être considéré comme son pôle le plus important. L'installation de plusieurs potiers « lausannois » à Vindonissa, nous l'avons dit, est certainement à l'origine du développement d'un second grand centre de production, idéalement situé pour approvisionner les agglomérations et les établissements ruraux de l'est du Plateau. L'organisation spatiale de la production des TSI semble donc avoir été à la fois décentralisée et polarisée, phénomène qui s'explique certainement par la volonté de pouvoir profiter d'un débouché direct et d'axes principaux (voir ci-dessous). Tous les ateliers de TSI connus ayant été découverts dans des agglomérations, le qualificatif d'urbain s'impose pour compléter la définition du cadre de cette production. Ces ateliers étaient tous situés dans les périphéries des agglomérations, à proximité immédiate de voies et de sources d'approvisionnement en eau. Nous ne reviendrons pas ici sur les raisons économiques, édilitaires et artisanales qui ont conduit à ces choix de localisation. Relevons néanmoins qu'une de leurs conséquences a été le regroupement des potiers dans des quartiers artisanaux, concentration qui n'a certainement pas été sans influence sur leur mode de production.

S'il est relativement aisé de décrire la géographie de la production des TSI, notre documentation est moins explicite quant à son organisation pratique et aux liens que les différents fabricants entretenaient entre eux. Il est très probable que les producteurs dont le nom est connu par des estampilles aient travaillé pour leur propre compte et que leur mode de production ait été relativement autonome. Leur concentration dans les mêmes ateliers, ou dans des quartiers d'artisans, est cependant la preuve que cette indépendance n'exclut en rien différentes formes d'associations, dont le premier intérêt était certainement le partage des dépenses liées à la matière première, aux infrastructures et à l'emploi de subordonnés, libres ou serviles. Certaines de ces associations semblent avoir regroupé des artisans d'importance semblable, comme Castus et Iustus, à Avenches, alors que d'autres semblent s'être constituées autour de producteurs plus importants, comme Villo, Faustus, Sabinus ou Pindarus. Ces collaborations directes, qui paraissent avoir concerné une majorité de nos potiers, étaient peut-être complétées par des associations plus larges, peut-être structurées comme les *corpora* officiels. Les nombreux avantages sociaux offerts par ces types de regroupement rendent l'hypothèse très probable, mais l'absence de témoignages directs ne permet pas de quitter le domaine des suppositions. Certains de ces liens entre artisans tiennent peut-être à leur formation. Villo, nous l'avons déjà dit, semble avoir été l'élève de Vepotalus et a pu être le maître de Pindarus et de Sabinus[58]. Au contraire, il est possible que certains potiers aient été des concurrents, comme pourrait le faire penser l'existence d'un « groupe de Villo » et d'un « groupe de Faustus » durant la période tibérienne.

Relevons encore que l'activité de nos artisans s'est probablement exercée sans véritable cadre juridique, dans un « monde de non-droit » selon l'expression proposée par J.-P. Jacob et H. Leredde, dans leur étude sur l'organisation socio-professionnelle des potiers gallo-romains[59]. Concernant la production elle-même, rappelons aussi que tous les ateliers connus pour avoir fabriqué des TSI ont également produit d'autres catégories de récipients. Cette diversification allait de pair avec une spécialisation plus ou moins poussée et une indéniable standardisation des types et des modules de leurs productions[60]. Nos potiers, à n'en pas douter, étaient des artisans professionnels, bien que certains d'entre eux aient peut-être exercé des activités annexes. Leurs choix de localisation, leurs associations et la gamme de leurs productions nous les présentent comme des fabricants avisés et entreprenants. Ils ne semblent pas, par contre, s'être démarqués par leur audace et leur sens de l'innovation, comme le montre leur fidélité aux modèles d'importation et à quelques formes d'origine régionale. Notons encore que les potiers « helvètes » n'ont jamais atteint la productivité des fabricants de sigillées du sud ou du centre de la Gaule. La géographie de leur territoire, relativement périphérique et bordé par des montagnes, en est probablement la cause principale. Comme nous allons le voir, leurs productions n'ont guère été diffusées au-delà d'un cadre régional.

58. Concernant l'aprentissage dans l'Antiquité, voir notamment Morel 1992, p. 280.

59. Jacob et Leredde 1986, p. 21.

60. Voir chapitre VI.1.4.

VII.2.3 Diffusion et commercialisation

Les faciès spatio-qualitatifs et spatio-typologiques et, surtout, la répartition des 900 estampilles de notre *corpus* fournissent de nombreuses informations sur la diffusion et la commercialisation des imitations de sigillée, étudiées en détail au chapitres VI.2.1 et VI.2.2. Ces études, dont ne seront rappelés ici que les acquis les plus importants, nous présentent la diffusion des TSI comme un phénomène complexe qu'il a paru préférable d'aborder en traitant successivement les questions d'échelles, d'axes et de mode de distribution. Concernant, tout d'abord, le problème de l'échelle, ou de l'aire de diffusion de leurs productions, la distribution des timbres de nos artisans permet de les répartir en trois groupes. En effet, une cinquantaine de fabricants connus par leurs noms (Suisse orientale comprise) ne semble avoir diffusé leurs productions qu'à une échelle locale ou micro-régionale, tandis qu'une vingtaine a atteint un marché régional et que seule une petite dizaine a vu ses productions diffusées à une échelle plus large, jusqu'à 200 km de leurs sites de fabrication. Le marché supra-régional touché par les productions de ces quelques « grands » fabricants reste très inférieur à celui des ateliers de sigillées gaulois, mais démontre l'existence de réseaux commerciaux relativement importants. Cette diffusion à « longue » distance paraît avoir été plus fréquente à l'époque augusto-tibérienne qu'aux périodes suivantes, durant lesquelles elle ne concernera plus que les productions de quelques potiers établis à Lousonna, comme Sabinus, Pindarus ou Iucundus.

Bien que la répartition des estampilles ne soit pas toujours facile à interpréter en terme de diffusion, il semble possible de restituer les principaux flux de TSI, dont les plus importants semblent avoir eu pour origine Lousonna. Ce *vicus*, en effet, semble avoir été le seul foyer dont les productions ont été diffusées de la région genevoise à Oberwinterthur, ainsi que dans les agglomérations du Valais. Les productions de certains fabricants de Vindonissa, celles de Villo particulièrement, semblent elles aussi avoir eu une diffusion supra-régionale et sont connues sur la plupart des sites de la moitié orientale du Plateau. Elles ne semblent cependant guère avoir été exportées à l'ouest d'Avenches et ne sont pas attestées dans les agglomérations du Léman. A l'exception de la *Caput Civitatis* helvète, dont certains ateliers ont diffusé leurs productions à une échelle régionale (Yverdon, côte neuchâteloise), et de Martigny, d'où les céramiques du potier Florus ont probablement été commercialisées dans la plupart des centres valaisans, les autres agglomérations ne semblent avoir produit des TSI que pour un marché local, probablement élargi aux *villae rusticae* des environs.

Les axes utilisés pour le transport des marchandises sur le Plateau et dans les régions voisines sont bien connus, aujourd'hui, grâce au développement de la recherche sur les voies terrestres et à la découverte de nombreux témoignages concernant la navigation fluviale. Nos TSI ont navigué sur le Léman, les lacs du pied du Jura et l'Aar, et ont circulé sur la grande voie qui traversait le Plateau, ainsi que sur les axes désservant les vallées de la Broye, de la Sarine, de l'Aar supérieure et de la Limmat. Transportées dans des chalands, sur des chars à boeufs et, peut-être, à dos de mulets, elles y ont côtoyé les denrées du grand commerce romain et ont participé, comme elles, à la romanisation et au développement économique de ces contrées.

Nous avons vu au chapitre VI.2.1 que la diffusion des TSI s'était certainement effectuée selon différents modes, et que les productions acheminées à longue distance ont vraisemblablement été prises en charge par des « compagnies » de transport, comme les *Nautae Lacu Lemano* de Lousonna et les *Nautae Aruranci Aramici* d'Avenches. Cette diffusion active, sur les grands axes, était certainement complétée par le travail de petits colporteurs et par une diffusion passive, « capillaire », due au ravitaillement des populations rurales dans les marchés des villes. La dispersion des centres de production, les déplacements d'artisans et l'ouverture de succursales[61] ont aussi joué un rôle de première importance dans la diffusion des TSI et sont certainement les témoins d'un marché « sous tension », dans lequel les artisans choisissaient leur site

61. Voir chapitre V.1.3, paragraphe « Centres, succursales, déplacements... » et *supra*, chapitre VII.2.1.

de production de manière à optimiser leurs bénéfices. S'il est certain que plusieurs fabricants de TSI se sont déplacés durant leur carrière, il serait faux de nous les représenter comme des potiers itinérants, hypothèse peu compatible avec les délais de préparation de la terre et l'importance des infrastructures nécessaires à l'art céramique.

Bien qu'il soit probable que les fabricants de TSI aient vendu une partie de leurs productions directement « à l'atelier », la découverte de quelques dépôts de marchands de poteries, en Suisse et ailleurs en Gaule, permet de penser qu'une autre partie était commercialisée dans des négoces spécialisés. Les petits marchands qui possédaient ces *tabernae*, ainsi que les *negotiatores* plus importants qui devaient organiser le transport et la vente à plus large échelle, ont probablement eu une certaine emprise sur la production des potiers, en imposant des standards de formes et de qualité. Relevons enfin que, contrairement à leur production, la diffusion des TSI a peut-être été influencée par les limites provinciales. Le déplacement du potier Florus de Lousonna à Martigny, par exemple, pourrait en effet être expliqué par la volonté d'éviter de devoir payer la *quadragesima Galliarum*, taxe de 2,5% imposée à toute marchandise passant la frontière des Gaules, et donc très probablement aux TSI importées dans la province des Alpes Pennines.

VII.3 Imitation et romanisation

Bien que tout phénomène archéologique gallo-romain recèle des informations sur la transformation de la civilisation laténienne sous l'influence du monde méditerranéen, les imitations de sigillée présentent un intérêt tout particulier pour l'histoire de la romanisation de nos régions, en livrant des indices d'ordre artisanal, culturel et linguistique.

Amorcée dès La Tène D1[62], la production de céramiques copiant des modèles méditerranéens peut-être considérée comme une étape significative dans la romanisation de la culture matérielle des populations du Plateau suisse. L'imitation de récipients de tradition exogène dénote, en effet, une acculturation plus poussée que leur importation et implique une véritable intégration de ces influences, en l'occurrence italiennes. Ce phénomène d'imitation, nous l'avons vu, semble s'être d'abord manifesté par l'apparition de récipients dont la forme imite des types classiques du répertoire des campaniennes à vernis noir, mais dont le traitement est de tradition indigène (céramique peinte ou grise fine). Les TSI sont les premières céramiques complètement engobées produites en territoire helvète et constituent le dernier stade de l'acquisition des techniques de production « romaines ». L'importance du travail de tournassage qui caractérise leur façonnage et l'emploi de la lame vibrante, de la barbotine ou, plus rarement, de moules pour leur décor sont autant d'emprunts directs aux techniques des producteurs de sigillées et dénotent une complète romanisation des procédés artisanaux.

Le répertoire des formes de notre catégorie, nous l'avons vu[63], est composé d'éléments purement méditerranéens, comme des assiettes et des coupes, et d'autres de tradition laténienne, représentés principalement par des bols. Il ne fait guère de doute que les premiers puissent être considérés comme un indice de romanisation des usages de la table et des habitudes culinaires, également mise en évidence par la généralisation des principaux éléments de la « batterie de cuisine » méditerranéenne, comme les mortiers et les plats à cuire, ainsi que par l'augmentation et la diversification des amphores. Cette mutation rapide est manifeste, mais n'exclut pas une forte persistance de traditions indigènes. Il n'est pas certain, en effet, que les *catilli* et les *poculae* produits en TSI aient toujours été utilisés conformément aux usages classiques, et il est peu probable, pour des raisons climatiques, que les ingrédients de base de la cuisine « gauloise » aient pu être remplacés par des produits méditerranéens. L'apparition, puis la généralisation de récipients et de certains aliments ou condiments d'origine méridionale ne semble donc pas devoir être interprétée comme une révolution des habitudes alimentaires, mais plutôt comme une adaptation des traditions indigènes au décorum de la table romaine et à quelques « nouveaux » produits comme le vin, l'huile d'olive et le *garum*. La continuité de traditions culinaires indigènes est, d'ailleurs, prouvée par la persistance de nombreuses formes « gauloises » dans le répertoire des céramiques communes (écuelles, jattes, pots ovoïdes, etc.), ainsi que dans celui des TSI, parmi lesquelles les formes d'origine laténienne représentent environ 30% des 60 types distingués et plus de 60% des 17'000 individus recensés en Suisse occidentale[64]. Bien qu'elles démontrent une forte persistance des modèles traditionnels, ces proportions ne doivent pas dissimuler le fait que les bols carénés Drack 21, dont la fonction précise est encore inconnue, constituent plus de 80% de ces formes indigènes et que les autres types, à l'exception d'autres formes de bols, sont extrêmement peu représentés. S'il est probable qu'elles aient principalement servi à présenter des aliments indigènes et malgré l'origine laténienne d'une importante partie de leur répertoire, les TSI n'en demeurent pas moins une céramique « à la romaine », dont l'aspect était délibérément très proche de celui des sigillées et dont les modules étaient, en partie au moins, étalonnés selon des unités de mesure italiennes[65].

62. Voir chapitre II.3.1.

63. Voir notamment chapitres III.1 et III.3.

64. Voir chapitre III.3.

65. Voir chapitre III.5.

Les estampilles des producteurs de TSI nous renseignent sur deux autres aspects de la romanisation des populations du Plateau suisse : l'adoption de l'alphabet latin et la transformation des noms de personnes. Toutes les marques sur TSI, nous l'avons vu[66], ont été rédigées en cursive latine et démontrent que l'alphabet grec, encore utilisé par les Helvètes à l'époque des guerres césariennes, n'était plus en usage durant la dernière décennie du Ier siècle avant notre ère[67]. L'étude des noms de nos potiers, quant à elle, a montré qu'un quart d'entre eux était d'origine celtique, toute périodes confondues, mais que cette proportion s'élevait à 40% durant la période augusto-tibérienne, pour tomber à moins de 8% sous le règne de Néron[68]. Faute de données auxquelles les comparer, ces chiffres ne peuvent être considérés comme représentatifs de l'évolution de la situation onomastique des populations du Plateau. Il ne fait cependant guère de doute qu'ils indiquent une diminution des noms d'origine gauloise durant le Ier siècle de notre ère, et donc un essor des noms latins chez les artisans des agglomérations.

Il serait vain de vouloir poursuivre l'étude de la romanisation de l'Helvétie à partir des seules imitations de sigillée, mais ce groupe de production, de par sa technique et son style « très romains » et sa destination à des usages qui l'étaient probablement moins, semble être une parfaite illustration d'un phénomène de mutation qui a plus touché la forme que le fond de la culture indigène. Qu'elle concerne l'architecture, la religion ou la vaisselle de table, la romanisation de la civilisation gauloise peut être résumée en deux mots — apports et adaptation — et doit être considérée comme une fusion complexe, dont l'élément romain n'était souvent que formel.

Relevons enfin que les TSI ne sont pas seulement une source d'informations sur la romanisation, mais qu'elles en ont certainement été un agent actif, en popularisant un répertoire et un style de récipients d'origine italique. Moins onéreuses que les sigillées importées, les productions « helvétiques » étaient accessibles aux couches les moins favorisées de la population, comme le prouve leur très forte présence dans les quartiers populaires des *vici*. Nul doute que pour ces provinciaux, d'origine gauloise, la possession de services de « style italien », fussent-ils de seconde qualité, ait participé à la manifestation de leur romanité.

66. Voir chapitre V.I.4.

67. Bien que l'écriture en pays helvète n'ait pas fait l'objet d'une étude de synthèse, cette observation est corroborée par l'étude des graffites sur céramique. Voir notamment Luginbühl 1994², p. 105.

68. Voir chapitre V.2.1.

VII.4 Conclusions et perspectives de recherche

Bien que les chapitres précédents aient déjà fait le point sur les résultats archéologiques et historiques de la présente étude, il peut être intéressant de conclure par un rapide bilan de notre enquête, en commençant par ses aspects méthodologiques et terminologiques. Relevons, tout d'abord, que son cadre est celui d'une recherche allant du particulier au général, indispensable à notre avis pour constituer un *corpus* de données solide et fiable, permettant de tenter l'exercice toujours délicat d'une interprétation historique. Cette démarche cognitive induit une présentation thématique des différents éléments de la documentation et, donc, un systématisme qui renforce l'austérité d'une littérature progressant au rythme des données et de leur analyse. Le but des chapitres I à VI a été de classer, de quantifier, de dater et de caractériser les différentes catégories de documents intéressant notre problématique. Convenons que ces études sont destinées à un public de connaisseurs, si ce n'est de spécialistes, et qu'elles serviront principalement aux chercheurs et aux étudiants intéressés par une information particulière ou une synthèse thématique. Très pratique pour traiter une importante quantité de données (17'000 vases, 900 estampilles), ce type de présentation hiérarchisée est également le plus commode pour le lecteur ponctuel, qui cherche la réponse à une question précise, comme la datation d'un type, l'origine d'une estampille ou le statut des artisans dans l'Helvétie du Haut Empire. L'abondance des notes et, notamment, des renvois à des chapitres et à des références bibliographiques, est également une adaptation à ce public scientifique qui ne se satisfait pas d'interprétations, mais qui ne se donne qu'exceptionnellement le temps de lire de A à Z un gros ouvrage d'archéologie. Seuls les précédents chapitres de synthèse et, peut-être, quelques passages concernant les artisans ou les techniques artisanales intéresseront l'amateur d'histoire : moins d'une cinquantaine de pages, probablement, soit moins d'une sur dix... Cette proportion semble raisonnable au vu de la discipline et de la nature du présent travail. Quant à un public plus large, résolvons-nous à le toucher et à l'intéresser par d'autres moyens, comme les expositions temporaires, dont certains de nos potiers ont déjà fait l'objet, ou par la publication d'ouvrages et d'articles appropriés.

Sur le plan de la terminologie, nous avons délibérément pris le parti de construire sur de l'acquis, en conservant les appellations traditionnelles qui, Dragendorff l'avait déjà compris, sont presque impossibles à remplacer. Il en a été ainsi de la notion d'imitations de sigillée « helvétiques » qui, en tant que catégorie, n'a pas semblé devoir être subdivisée selon des critères typo-morphologiques. Il n'aurait pas été réaliste de vouloir remplacer des appellations typologiques employées depuis parfois plus d'un siècle par le milieu céramologique. Une imitation de coupe Dragendorff 27 restera une « imit. Drag. 27 », comme un bol caréné à lèvre en amande et revêtement oxydé externe continuera à être un « Drack 21 » pour tout romaniste suisse. Notre classement typologique s'est donc limité à rassembler et à ordonner les 60 formes répertoriées, dont la nouvelle numérotation n'est employée que pour les types sans modèle en sigillée et inconnus de Drack. Cet ancrage épistémologique est manifeste aussi dans le plan de notre enquête, qui reprend la structure de la méthode de description hiérarchisée développée en Suisse par D. Paunier dans le cadre de sa thèse sur la céramique gallo-romaine de Genève et enseignée depuis à l'Université de Lausanne. Fondée sur la description, et donc l'étude successive de la catégorie, de la forme, du type, du décor et des estampilles, cette approche systématique se révèle un outil d'acquisition de données pratique et performant. Construite sur des critères « objectifs », elle évite les écueils d'une classification fonctionnelle, et donc interprétative, et constitue un cadre dont la rigidité libère bien plus qu'elle ne bride.

Il serait inutile de reprendre ici en détail les apports archéologiques de notre étude, mais rappelons brièvement qu'elle a permis de reprendre et de préciser la définition de la notion de TSI, de comprendre leurs procédés de fabrication grâce

aux expérimentations et aux analyses, et de faire le point sur l'origine et l'évolution du phénomène, son répertoire, sa typologie et ses décors, ainsi que de rassembler toutes les données disponibles sur leurs estampilles, sur les artisans et l'organisation de la production et de la diffusion. Ces dernières problématiques sont certainement celles qui ont livré le plus d'informations véritablement historiques, relatives, entre autres, à l'origine et au statut des fabricants, à leur histoire et à leur rôle dans la société de leur époque. Leurs productions elles-mêmes n'en sont pas pour autant dénuées d'intérêt pour l'histoire des régions étudiées, et notamment celle de la romanisation de leur civilisation matérielle et de leur développement économique. Bien que le phénomène des TSI soit surtout intéressant pour l'histoire de l'Helvétie et des régions avoisinantes, les informations qu'elles apportent sur des questions aussi diverses que les déplacements de potiers, l'ouverture de succursales, les regroupements de producteurs ou l'accession de ces derniers à la citoyenneté romaine, s'intègrent dans une problématique plus large et contribuent à l'histoire de l'artisanat et des artisans provinciaux du Haut Empire. Quant aux acquis archéométriques, le travail de doctorat de A. Zanco représente une avancée décisive dans l'étude physico-chimique des TSI, dont les principaux apports sont la définition de trois nouveaux groupes de références régionaux, l'analyse de plus de 90 pièces signées et des informations concernant les procédés artisanaux (composition de l'argile et de l'engobe, température de cuisson, etc.). Ces analyses ne sont pas encore assez nombreuses pour répondre à toutes nos questions, mais elles constituent désormais une base solide pour comparer les résultats de programmes complémentaires, comme celui entrepris sur les productions du potier Fronto (voir chapitre I.3 et ci-dessous).

Il était indispensable, avant de conclure, de comparer les résultats de notre étude à ceux de W. Drack, synthétisés dans son chapitre VI, « Das Verhältnis der helvetischen Sigillata-Imitation zur einheimischen, autochthonen Keramik und zur Sigillata »[69], dont une traduction de J. Monnier est donnée en annexe V. Si l'ouvrage précurseur de Drack reste valide pour la datation du phénomène, de ses principaux types et de la période d'activité d'une majorité d'artisans, force est de reconnaître que nous ne pouvons le suivre dans toutes les interprétations livrées dans ce chapitre. Nous ne commenterons pas la forme et le ton de ces « conclusions », propres à leur époque, et voulons tout d'abord reconnaître que plusieurs des hypothèses qui y sont émises demeurent d'actualité. Nous ne pouvons, en effet, qu'acquiescer en lisant que les TSI n'étaient pas destinées à tromper la clientèle, mais représentaient une alternative aux importations, que le déclin des productions helvétiques est lié à la concurrence des sigillées gauloises ou, pourquoi pas, qu'il faut reconnaître l'importance des imitations de sigillée dans le développement de « l'industrie » de la céramique au IIème siècle après J.-C. Les principales différences entre ses conclusions et les nôtres sont évidemment dues au fort développement de l'archéologie en plus d'un demi-siècle, et à une extraordinaire augmentation des informations concernant les TSI, particulièrement pour les sites de Suisse occidentale dont le mobilier ne constituait, rappelons-le encore, qu'environ 5% du matériel de Drack. Le déséquilibre de ce *corpus* l'a naturellement conduit à situer le centre du phénomène dans l'est du Plateau et à surestimer le rôle de l'armée et du camp de Vindonissa. S'il ne fait aucun doute que la présence de l'armée romaine sur ce dernier site soit à l'origine du développement d'un important centre artisanal, particulièrement durant la période tibérienne, les données des sites de l'ouest du Plateau montrent clairement que l'essor de notre catégorie est antérieur à l'installation de la XIIIème légion au confluent de l'Aar et de la Reuss et paraissent désigner le site de Lousonna comme le premier pôle de production de TSI. Certainement influencé par les travaux de l'Ecole allemande, portant principalement sur le mobilier des camps du *limes*, Drack n'a pas eu accès au mobilier des niveaux précoces d'agglomérations civiles qui, à son époque, n'avaient guère fait l'objet d'investigations archéologiques. On ne peut, bien sûr, l'en blâmer, mais il est regrettable qu'il ait considéré son mobilier, dont près de 90% provenait de Vindonissa, comme « l'ensemble du matériel helvète »[70]. A partir de ses données, Drack ne pouvait pas comprendre, non plus, que les TSI sont mieux représentées quantitati-

69. Drack 1945, p. 53-57.

70. « [...] Die Windischer Imitation 88,5% des gesamten helvetischen Material ausmacht ». Drack 1945, p. 55.

vement dans la moitié occidentale du territoire helvète que dans sa moitié est, et que leur déclin y est plus tardif. La terminologie employée dans le paragraphe consacré à la disparition des TSI n'est pas assez précise pour être vraiment interprétée, mais sa vision de leur remplacement par les céramiques à revêtement argileux (?) comme le développement d'un « Heimatstil », ou d'une « Renaissance » de la céramique indigène, doit être fortement nuancée. Nous pourrions encore relever plusieurs points de divergences entre les interprétations de Drack et les nôtres, comme sa perception du mode de cuisson oxydant (en fait réducteur-oxydant) qui, selon lui, « suppose l'existence d'une industrie de la céramique très développée », alors qu'elle est, en fait, beaucoup plus simple à maîtriser qu'une cuisson en mode réducteur et qu'elle nécessite moins de combustible. Relevons plutôt d'excellentes intuitions dans d'autres chapitres de son livre, concernant par exemple les succursales et les déplacements d'artisans, leur statut d'homme libre ou leurs associations[71], et reconnaissons-le pour ce qu'il est : un ouvrage précurseur et novateur, dont l'influence a été d'une très grande importance dans le développement de la céramologie suisse. Pratique, précis et d'une qualité qui n'a rien à envier aux travaux des chercheurs les plus célèbres de son époque, le « Drack 1945 » reste et restera une référence indispensable pour l'étude des productions auxquelles il a donné le nom de TSI.

Malgré les indéniables acquis de la recherche en plus de 50 ans[72], notre étude est loin d'avoir répondu à toutes les questions et, donc, d'avoir exploité tout le potentiel archéologique et historique des imitations de sigillée. Nous ne ferons pas la liste de tous les points qui mériteraient des études complémentaires, mais il peut être utile de mentionner les questions que la recherche devrait aborder en priorité, en plus bien-sûr d'une synthèse sur le phénomène dans la moitié est du territoire helvétique. L'une des principales lacunes de notre documentation réside dans l'absence ou l'extrême pauvreté des données concernant les infrastructures et donc l'organisation interne des ateliers. Comme le préconisait déjà J.-J. Hatt en 1967[73], la seule méthode pour résoudre ce problème est de fouiller un ou, idéalement, plusieurs centres de production de manière exhaustive. Les sites exploitables ne manquent pas en Suisse occidentale et, notamment, à Lousonna, où les ateliers du secteur Stade-Rotonde-Péniche reposent à quelques dizaines de centimètres sous les pelouses du parc de Vidy[74]. Des sondages beaucoup plus limités seraient également utiles sur plusieurs sites de production découverts fortuitement et connus seulement par des ensembles de ratés. Comme celui réalisé à Yverdon sur l'atelier Faustus, ils permettraient probablement de relever des stratigraphies et de préciser la datation de l'activité de ces *officinae*, ainsi que de recueillir du mobilier pour compléter nos informations sur la gamme des catégories et des formes de récipients qui y étaient fabriqués. Les ensembles de ratés constituent également un matériel idéal pour étudier les modules et donc pour alimenter une recherche métrologique qui, en Suisse, demeure encore embryonnaire[75]. Ces déchets de production sont également indispensables pour la définition de groupes de références physico-chimiques, qui restent trop rares malgré les études récentes de A. Zanco. La réalisation de nouvelles analyses sur du mobilier estampillé permettrait de répondre aux questions qui demeurent concernant la localisation des ateliers de plusieurs fabricants et, peut-être, de démontrer l'existence d'associations et de déplacements qui ne sont aujourd'hui que supposés. Il serait également très intéressant de comparer les terres employées pour les différentes catégories de céramiques produites par un même atelier, de chercher la provenance de l'argile en analysant des échantillons de gisements proches des sites de production, de comparer les argiles des TSI à celles employées pour les céramiques à revêtement argileux des IIème et IIIème siècle, de persévérer dans l'étude des revêtements à la microsonde... On le voit, la céramologie a encore beaucoup à demander à l'archéométrie. Les analyses sont relativement onéreuses et ne peuvent être réalisées que par des spécialistes, mais les programmes limités, cherchant la réponse à une question précise, ont démontré leur efficacité. Si le recours à la chimie s'impose pour les problématiques qui viennent d'être évoquées, une approche minéralogique suffirait certainement pour caractériser les groupes de pâtes régionaux et constituer des

71. Voir Drack 1945, p. 46, 51-53 et 121-122 et Lousonna 4, p. 60.

72. Rappelons, notamment, que le nombre des types connus est passé de 22 à 60, celui des potiers de 54 à 81 (dont 47 attestés en Suisse occidentale) et qu'aucun atelier n'était connu en 1945.

73. Hatt, J.-J., « Réflexions de méthode sur les fouilles d'officines céramiques », dans *Revue Archéologique du Centre*, 24, 6, 1967, p. 323-327.

74. La fouille de l'atelier de la Boissière-Ecole, dans les Yvelines, est une excellente démonstration des résultats auxquels peut parvenir l'étude complète d'un centre de production antique. Voir, notamment, Dufaÿ 1996[2].

75. Comme pour l'organisation interne des ateliers (voir note précédente), le site de la Boissière-Ecole constitue un exemple assez extraordinaire des conclusions auxquelles peut mener l'étude typométrique de la totalité du mobilier d'une fouille d'atelier. Voir Dufaÿ, Raux et Barat 1993 et Dufaÿ 1996[3].

tessonniers, étape indispensable pour définir de véritables groupes de production au sein de notre catégorie. Des recherches n'ayant qu'un lien indirect avec les TSI sont également susceptibles d'être très riches en informations. La fouille de sites encore mal connus comme Vevey, Marsens ou Moudon, permettraient, en effet, de caractériser le faciès de ces agglomérations et de compléter nos informations sur la diffusion des productions. L'étude d'ensembles antonins précisément datés, encore relativement rares en Suisse occidentale, permettrait aussi d'améliorer notre connaissance sur la fin du phénomène et sur le développement des céramiques à revêtement argileux, dont l'étude devrait faire l'objet d'un travail de doctorat.

Notre étude, volontairement généraliste, n'avait d'autre ambition que de constituer une étape, un « état des questions » concernant les imitations de sigillée en Suisse occidentale et de faciliter de futures recherches, en mettant à disposition une documentation jusqu'alors dispersée. Les informations qu'elles ont encore à nous livrer, nous venons de le voir, sont nombreuses et certaines de nos hypothèses ne manqueront pas d'être contredites...

L'un des principaux intérêts de l'histoire, et donc de l'archéologie, étant de tirer des enseignements pour le présent et pour l'avenir, il peut être intéressant de conclure notre étude en relevant que les TSI constituent un exemple de fusion culturelle réussie et que leur développement est lié à un essor économique et à une longue période de paix et de stabilité, dus à l'intégration du territoire helvète dans l'Empire. Il serait facile de mettre en parallèle « l'économie-monde » romaine et l'Espace économique européen ou de relever qu'à l'époque antique comme à la nôtre, l'augmentation de la prospérité dans une région n'est pas forcément favorable à ses « entreprises ». Nous ne nous lancerons pas dans ce genre de débat, forcément idéologique, pour souligner l'importance d'un autre moteur de la recherche historique : la curiosité. Le désir de connaître et le plaisir de chercher poussent certains à se tourner vers les étoiles ou, au contraire, à explorer l'infiniment petit. Notre discipline permet de voyager dans le temps grâce à des fragments de céramiques...